

Offert à M. tollon
par l'auteur
J. Aléa

ÉLOGE

DE

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.

DES IMPRIMERIES RÉUNIES DE CARNAUD ET SIMONIN,
RUE DE LA DARCE, N.° 13, A MARSEILLE.

ÉLOGE

DE L'ABBÉ DE L'ÉPÉE,

OU

ESSAI SUR LES AVANTAGES DU SYSTÈME

DES

SIGNES MÉTHODIQUES,

APPLIQUÉ

A L'INSTRUCTION GÉNÉRALE ÉLÉMENTAIRE;

PAR J. M. D'ALÉA,

ANCIEN DIRECTEUR DU COLLÉGE ROYAL DES SOURDS-MUETS DE MADRID.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL, SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR,

PAR M.r P.***,

CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Dicam insigne, recens.....

HORACE.

A PARIS,

CHEZ ROSA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL, ET RUE MONTPENSIER, N.° 5.

MAI 1824.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A

Monsieur L. M. GUERRERO,

NÉGOCIANT A MARSEILLE.

L'esprit supérieur que vous portez dans les affaires commerciales et la droiture qui préside à toutes vos transactions, n'ont fait qu'ajouter à la haute réputation que vous avaient acquise, dans des fonctions éminentes, vos connaissances en législation et votre amour de la justice. Également recommandable quelque soit la profession que vous exerciez, dans l'intérêt de l'Etat ou de la Société, vous honorez aujourd'hui le commerce en France, comme vous avez honoré autrefois en Espagne la magistrature.

Ces qualités vous rendent digne de l'hommage que je vous offre en mettant votre nom à la tête de l'éloge d'un homme dont la science, la bonne foi et la sublime vertu feront à jamais la gloire du pays qui l'a vu naître.

JOSEPH-MICHEL D'ALÉA.

PRÉFACE.

Les journaux de Paris du 19 septembre 1817, publièrent le programme suivant :

« La Société royale académique des sciences a été admise par députation auprès de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Angoulême, son Président perpétuel, pour lui présenter le programme des prix qu'elle se propose de distribuer en 1818. S. A. R. a fait connaître à la Société qu'elle donne sa pleine et entière approbation à ce programme.

La Société propose pour sujet du prix des sciences, de déterminer : *quel était l'état des sciences physiques en France au commencement du dix-huitième siècle, et quels ont été leurs progrès jusqu'à ce jour ?*

La Société propose pour sujet de littérature : *l'éloge en vers ou en prose de feu l'abbé de l'Épée, fondateur de l'Institut royal des sourds-muets.* »

Je crus donc, en voyant ce programme, que le sort m'offrait une occasion favorable de rendre, pendant mon séjour en France, un service important à ma patrie, où la possibilité de l'enseignement des sourds-muets de naissance était un point problématique, même pour les littérateurs espagnols les plus célèbres, et où ce doute avait encore été fortifié par mon compatriote D.n Ramon Campos, qui avait établi, en 1813,

dans son ouvrage du *Don de la parole*, cette maxime funeste : « les écoles pour les sourds-muets sont des » établissemens d'ostentation plutôt que d'utilité, » parce que tout sourd-muet est incapable de conce- » voir aucune idée abstraite. »

Je combattis cette assertion dans mes *Observations sur la capacité des sourds-muets pour les idées abstraites et générales*; observations imprimées à Madrid en 1804 (*) par ordre du Gouvernement. Mais je n'eus pas le tems d'y développer la pensée « que la méthode d'enseignement des sourds-muets devait servir de modèle à l'instruction générale élémentaire. »

Je m'étais en conséquence décidé, dans la vue de remplir cette lacune, à concourir au prix proposé pour l'éloge de l'abbé de l'Épée; mais plus tard j'abandonnai l'idée de me mettre sur les rangs, persuadé qu'il ne pouvait manquer, parmi les concurrens, de s'en trouver quelques uns qui fissent entrer cet objet dans l'ordre de leur travail.

En cet état des choses le terme du concours fut prorogé, contre l'usage, et ce n'est qu'en 1819 que la Société royale académique en a fait connaître le résultat. Le prix fut obtenu par M. Bebian, censeur à l'Institut royal des sourds-muets de Paris, et l'accessit par M. Bazot, membre de l'Athénée des arts.

Quand les éloges couronnés ont paru, je n'ai pas vu, sans une secrète satisfaction, les hommes recom-

(*) Voyez la note n.° 3 à la fin.

mandables que j'avais consultés sur mon ouvrage s'accorder à reconnaître que ceux de MM. Bebian et Bazot ne lui ont rien fait perdre de son intérêt, non plus que de l'utilité et de l'opportunité de sa publication, en ce que l'on y traite deux questions de la plus grande importance que ni l'un ni l'autre n'ont abordées, et qui ne se trouvent résolues par aucun écrivain jusqu'à ce jour :

1.° *Que les sourds-muets sont aussi capables que nous de concevoir des idées abstraites;* 2.° *Que le système des signes méthodiques doit être regardé comme le véritable modèle de l'instruction générale élémentaire.*

On ne sait comment cette méthode a pu être considérée, depuis son origine, comme exclusivement propre à l'éducation des sourds-muets. Mais ce dont il faut s'étonner encore davantage, c'est que le livre de l'*Institution des sourds et muets* n'a pas été réimprimé depuis qu'il fut publié par l'auteur, et qu'il ne se trouve traduit dans aucune des langues de l'Europe, si ce n'est en allemand ; en sorte que sur dix mille littérateurs à peine en trouvera-t-on un qui ait eu la curiosité et la constance d'analyser les moyens d'exécution du mode d'enseignement de l'abbé de l'Épée.

Sollicité depuis lors, pressé de publier mon ouvrage, mais naturellement en garde contre l'indulgence ou la flatterie, je voulus qu'il fut soumis au Cercle académique de Marseille auquel j'ai l'honneur d'être affilié.

Le jugement de cette société (*), d'accord avec le suffrage de littérateurs et de savans distingués, parmi lesquels je me plais à compter mon digne traducteur, m'a déterminé à livrer mon manuscrit à l'impression. J'avais résisté aux instances de mes amis, je ne pus que céder au désir et à la conviction d'être utile.

Quant au but de mon travail et au mode de son exécution, persuadé que le mérite de l'abbé de l'Épée, comme instituteur, était à peine apprécié par les littérateurs de l'Europe, c'est dans ses propres ouvrages que j'ai pris les passages qui peuvent le mieux faire connaître son génie, son caractère, ses qualités éminemment morales, ses grandes vues sur l'instruction et l'éducation de l'enfance. Je me suis constitué l'historien fidèle de ses pensées et de ses actions; c'est par elles que mes lecteurs le jugeront, et qu'ils pourront me juger moi-même. L'abbé de l'Épée avait été jusqu'ici ou loué avec trop de généralité, ou critiqué en l'absence des faits. Ce tableau manquait à l'histoire de la science des signes méthodiques: les avantages que les lettres peuvent en retirer n'étaient consignés nulle part. Sans cela on serait exposé à manquer de l'idée propre du sujet, comme il arrive toutes les fois que l'on n'offre à l'imagination que des pensées exprimées d'une manière vague et générale, au lieu de présenter à la raison des

(*) Voyez la note n.° 9, page 122, à la fin.

faits qui parlent d'eux-mêmes. Au reste, la route que je devais suivre m'était tracée par l'immortel Fénélon. *Le vrai moyen*, dit-il, *de faire un portrait ressemblant, est de peindre un homme tout entier : voilà ce qui instruit ; voilà ce qui touche. Il vaut mieux le faire remarquer par ses actions et ses paroles, que par des pensées et des dessins d'imagination.* Qui plus que mon héros méritait d'être présenté tout entier et peint en quelque sorte par lui-même ?

Il sera facile de reconnaître que la plupart des notes ont été écrites après avoir connu les éloges de MM. Bebian et Bazot, et si j'ai rapporté avec quelque étendue le texte même qui contient le jugement que M. Bebian porte de la méthode de l'abbé de l'Épée, la nécessité de défendre les droits de la vérité m'en faisait une loi.

J'avertis, en finissant, que j'offre ici l'éloge de l'abbé de l'Épée, pour ainsi dire, tel que je me proposais de l'adresser aux juges du concours, les formes oratoires m'ayant paru les seules convenables pour parler dignement d'un homme qui a consacré toute sa vie au bonheur de ses semblables.

NOTA.

Page 14, ligne 23, thèse, *lisez* : théorie.

Page 34, ligne 15, l'importance et la délicatesse de ces matières demandaient, *lisez* : ces matières, par leur importance et leur délicatesse, demandaient.

ÉLOGE
DE L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.

Queis arte benignâ,
Et meliore luto finxit præcordia Titan.
JUVENAL.

VINGT-HUIT ans se sont écoulés depuis la mort de Charles-Michel de l'Épée (*a*), sans qu'aucun écrivain eut conçu la noble idée de nous retracer une vie si riche en monumens de science et de vertu. Cet étrange oubli semblait faire une lacune dans l'histoire des progrès de l'esprit humain, et laisser incomplet le tableau des découvertes du dix-huitième siècle.

Honneur et reconnaissance au Corps savant qui a eu le premier la grande et belle pensée de mettre au concours l'éloge de cet illustre ecclésiastique dont le génie honore son pays et dont les travaux sont un bienfait pour l'humanité! La dette, nous ne disons pas seulement

(*a*) Ceci s'écrivait en 1817. L'abbé de l'Épée, né à Versailles en 1712, est mort à Paris en 1789.

d'une nation éclairée, mais de toutes celles qui jouissent du privilége de la civilisation, sera enfin acquittée (*a*).

De nombreux concurrens s'empresseront de traiter un sujet du plus haut intérêt. Parler de l'abbé de l'Épée, nommer le père adoptif de l'infortuné *Solar* (*b*); celui qui rendit à la société des êtres que la nature semblait en avoir retranchés, c'est réveiller des sentimens généreux, des titres chers à l'humanité. N'est-il pas, ce souvenir, déposé d'avance dans le sanctuaire de la reconnaissance universelle ?

Ainsi, riche de son sujet, certain de l'attention publique, l'écrivain n'aura à redouter que sa propre faiblesse.

Plein du sentiment d'une juste défiance, qu'il nous soit permis d'invoquer le génie, à la fois gracieux et sévère, de la *vraie* philosophie,

(*a*) L'Espagne est de ce nombre. Nous savons gré au sort de nous avoir choisi pour acquitter en France cette dette de notre nation, où la méthode de l'abbé de l'Épée a remplacé, avec de grands avantages, l'*Art d'enseigner à parler aux muets*, que nos compatriotes Pierre Ponce et Jean-Paul Bonet ont pratiqué. Cet éloge sera imprimé à Madrid dans la langue harmonieuse et grave des Mariana, des Solis et des Cervantes.

(*b*) Voyez la note n.° 1, à la fin.

pour qu'il lui plaise d'animer nos paroles de l'accent de la vérité, en nous adressant à un *Prince* généreux, digne de l'entendre, et à cette illustre *Compagnie* qui consacre, sous de si augustes auspices, ses nobles travaux aux progrès des sciences et à la propagation des découvertes utiles.

Notre nom sera ainsi plus dignement associé au *nom* du créateur de la méthode des signes; c'est le seul prix que notre cœur ambitionne! Nous serait-il permis de regarder d'un œil indifférent une si honorable association? *L'abbé de l'Épée était un homme vertueux, un grand homme.* Quoi de plus noble, de plus glorieux que ces deux qualités, partout l'objet d'un respect commandé, et qui élèvent à un si haut degré la dignité de la nature humaine!

Osons donc aborder le sujet; il est grand, nouveau et digne, considéré sous le rapport moral et sous le rapport littéraire, de toute l'attention des juges d'un concours si solennel.

Ils trouveront, nous en sommes persuadé d'avance, que notre admiration pour l'abbé de l'Épée n'est pas aveugle. Elle ne participe ni de l'exagération dans les idées, ni de ce qu'on appelle illusion ou prestige d'une imagination exaltée, qui ne voit pas dans les choses ce qui

y est réellement, mais bien ce qu'elle se plaît à y voir. Pourrait-elle être rien de tout cela, une admiration dont les motifs sont basés sur l'évidence des principes moraux et des principes scientifiques qu'il professait? Ils sont, ces principes, si respectables dans leur but et si avantageux dans leurs conséquences, que l'on pourrait dire, à juste titre, que l'entreprise de l'éloge de l'instituteur des infortunés sourds-muets de naissance a quelque chose de sacré.

Puisse le génie que nous venons d'invoquer, ne pas nous refuser, dans une matiere qui embrasse à la fois les intérêts de l'instruction et de l'humanité, des *expressions* pour le sentiment et la pensée, et des *pensées* pour la vérité et la vertu!

Notre travail sera partagé en trois parties ou sections; c'est l'ordre logique dans lequel nos méditations se sont succédées dans notre esprit, et la division indiquée par la nature du sujet.

Commençons :

PREMIÈRE SECTION.

C'est une vérité peu flatteuse pour notre orgueil que, parmi les découvertes qui font aujourd'hui la richesse du monde savant, il y en a une grande partie qui sont dues au hasard. Elles ne sont pas le produit direct et néces-

saire d'un plan prémédité : celle des signes méthodiques est de ce nombre. Certes, l'abbé de l'Épée n'avait pas calculé d'avance toutes les dimensions, toute la régularité étonnante de l'édifice scientifique qu'il construisit depuis. Mais il y portait cette attention qui ne se lasse jamais et qu'on a si bien appelée, comme s'exprime un savant moderne en parlant des esprits créateurs, une *longue patience*, car c'est par cette sorte d'attention que se montrent ces idées heureuses qui annoncent la présence du génie.

Ouvrons son livre des *Institutions des sourds et muets*, et nous y verrons avec quelle noble ingénuité, avec quelle sublime modestie il nous avoue la cause fortuite qui le mit sur la route de sa méthode. Nous allons entendre un homme dont la vie fut toujours exempte d'imposture.... *et nescia fallere vita*; un savant qui peut être appelé inventeur et écrivain de la *bonne foi* la plus scrupuleuse. Qu'un tel titre est digne d'envie!

« Pour moi, dit-il, voici de quelle manière » je suis devenu instituteur de sourds et muets, » ne sachant pas qu'il en eut eu jamais. Le père » Vanin, prêtre de la Doctrine chrétienne, » avait commencé, par le moyen des estampes « (ressource en elle-même très-faible et très- » incertaine) l'instruction de deux sourdes et

» muettes de naissance. Ce charitable ministre » étant mort, ces deux pauvres filles se trou- » vèrent sans aucun secours, personne n'ayant » voulu, pendant un tems assez long, conti- » nuer ou recommencer cet ouvrage. Croyant » donc que ces deux enfans vivraient et mour- » raient dans l'ignorance de leur religion, si » je n'essayais quelque moyen de la leur ap- » prendre, je fus touché de compassion pour » elles, et je dis qu'on pouvait me les amener » que j'y ferais tout mon possible. Ne m'étant » occupé jusqu'alors que de matières théologi- » ques ou morales, j'entrais dans une carrière » qui m'était absolument inconnue. »

Voila donc l'abbé de l'Épée entraîné, pour ainsi dire, par le nouveau besoin que le hasard vient de faire naître dans son âme. Bientôt il le satisfera; déjà il a aperçu le point lumineux qui sert de phare au génie sur la route de la vérité.

Lisons avec attention :

« Tout sourd et muet, se dit-il à lui-même, » a un langage qui lui est familier, et ce lan- » gage est d'autant plus expressif qu'il est celui » de la nature même, et qu'il est commun à » tous les hommes; il a contracté une grande » habitude de s'en servir pour se faire entendre

» des personnes avec qui il demeure, et il
» entend lui-même ceux qui en font usage. Il
» manifeste ses désirs, ses inclinations, ses
» doutes, ses inquiétudes, ses craintes, ses
« douleurs, ses chagrins, et il ne se trompe
» jamais ; il compose tous les jours, sans s'en
» douter aucunement, des verbes, des noms
» substantifs et adjectifs, des cas et des genres,
» des adverbes, des prépositions, des conjonc-
» tions, et (plus souvent que nous) des inter-
» jections, comme le font à tout moment ceux
» qui ne savent leur langue que par routine.
» Ce sont les différentes impressions qu'il a
» éprouvées au dedans de lui-même, qui lui
» ont fourni ce langage sans le secours de l'art.
» En adoptant sa langue et en l'astreignant aux
» règles d'une méthode sensible, ne pourra-t-on
» pas facilement le conduire partout où l'on
» voudra ? »

Voilà tout l'abbé de l'Épée comme inventeur! Il avait cette *solidité de raison* qui est la dot du vrai génie.

« C'est par les oreilles, dit-il ailleurs, que
» nous avons été instruits, et les sons articulés
» ont servi de véhicule aux connaissances que
» l'on a fait entrer dans notre esprit. Or, les
» idées n'ont pas plus de liaison avec des sons

» articulés qu'avec des caractères tracés par
» écrit (*a*). »

Raisonnement profond ! inductions directes et légitimes ! Une nouvelle science va grossir la masse de nos connaissances ; son auteur va prendre rang parmi les grands hommes, parmi ces hommes qui jouissent du privilége de voir et de frapper juste.

Mais lorsque toutes les découvertes ont trouvé des ennemis et des contradicteurs, on ne pouvait pas se flatter que l'inventeur d'un si beau et d'un si utile système fut la première exception à une règle établie par le désespoir de la médiocrité, c'est-à-dire, du *demi-savoir* : infirmité de l'esprit plus fatale que l'ignorance elle-même.

C'est là que prit naissance la première contradiction qu'éprouva le système des signes méthodiques. A quoi pouvait cependant aboutir cette aveugle opposition, si ce n'est à rehausser le mérite du célèbre instituteur, en donnant à son âme l'occasion de développer toute sa modération et toute sa générosité ?

C'est ici le lieu de faire une observation, dont l'objet nous paraît absolument nouveau et d'un intérêt trop général pour qu'il nous

(*a*) Voyez la note n°. 2 à la fin.

soit permis de le passer sous silence dans l'éloge de l'inventeur des signes méthodiques.

A qui pouvaient être plus utiles l'existence et la prospérité de ce système, qu'aux souverains et aux nations qu'ils gouvernent? « Les rois et les potentats de la terre, disait » le grand Bossuet, sont entre les mains de » Dieu; ne naissent-ils pas sujets aux mêmes » infirmités que le dernier des mortels? »

Or, supposons que dans une monarchie l'héritier de la couronne vînt à naître sourd-muet: hypothèse certainement admissible, quoiqu'extraordinaire. Alors les factions intérieures, aveugle instrument peut-être de quelque ambition étrangère, n'auraient-elles pas un juste sujet de réclamation et un moyen de légitimer leurs attaques contre le trône dans l'existence sociale incomplète de celui qui devait l'occuper? L'état serait nécessairement exposé à ces convulsions qui ébranlent la société jusque dans ses fondemens.

Eh bien! maintenant avec le secours de la science des signes méthodiques, cet illustre répudié de la nature n'en occuperait pas moins le trône de ses ancêtres; et nous ne croyons pas exagérer en disant qu'un esprit d'*ordre* et de *vérité*, fruit de ce mode d'enseignement,

présiderait à toutes ses actions : le *Prince sourd-muet* lui devrait sa gloire ; ses peuples lui devraient leur bonheur. Ce serait bien le cas d'appeler la méthode de l'abbé de l'Épée la *consolation du malheur*.

Qu'on calcule maintenant de quels avantages les gouvernemens eussent privé les sourds-muets de notre âge et ceux des générations à venir, s'ils avaient prêté l'oreille aux clameurs insensées du *demi-savoir*, toujours tranchant parce qu'il ne doute de rien, toujours téméraire parce qu'il ne voit que les extrêmes et ne comprend que les exagérations, toujours ennemi irréconciliable des connaissances d'un ordre élevé, et l'opprobre éternel de l'esprit humain!

L'abbé de l'Épée trouva une seconde opposition dans la folle présomption d'un rival qui avait cru pouvoir dresser autel contre autel dans Paris même. M. Pereyra, portugais, donnant à sa méthode le nom emphatique de *dactylologie*, enseignait quelques sourds-muets dans une école particulière, et il dénonçait au public les signes méthodiques, en les comparant (quel bouleversement dans les idées!) aux *gestes des comédies-pantomimes, aux signes usités chez les muets du Sérail et à leurs manières bouffonnes pour amuser le grand Seigneur.*

Enveloppant ses procédés du plus profond mystère, il en déroba la connaissance aux savans mêmes que l'Académie des sciences avait nommés pour en faire l'examen. Il se contenta de leur en présenter les résultats, en faisant paraître devant eux deux sourds-muets qu'il avait instruits.

L'inventeur des signes méthodiques, l'ami le plus ardent du bien général et du bien particulier de ses semblables, définissait, avec sa justesse ordinaire, la *dactylologie* de l'instituteur portugais : *l'usage d'exécuter avec les doigts l'épellation des mots*; il réprouvait ce grand mot comme *ne pouvant que jeter de la poudre aux yeux*, et cet idiome comme *absolument inintelligible à l'universalité morale du genre humain.* Et en parlant des ténèbres dont M. Pereyra enveloppait son art, l'abbé de l'Épée, dans le silence de l'intérêt personnel et dans le calme de la sagesse, disait avec raison : « il serait à désirer que M. Pereyra » eut bien voulu donner au public les moyens » qu'il employe pour la perfection de son » instruction ; peut-être seraient-ils meilleurs » que les nôtres, et la génération présente et » future lui en auraient obligation. Mais l'Aca- » démie des sciences vient de nous dire qu'il

» s'en est réservé le secret. Il en a fait toujours
» un mystère et défendu très-expressément à
» ses disciples de dire à qui que ce fut com-
» ment il s'y prenait pour les instruire. »

Ainsi, l'école de Pereyra a trouvé son tombeau dans l'obscurité dont elle s'était fait un rempart, tandis que celle de l'abbé de l'Épée est devenue, pour ainsi dire, l'objet d'un culte public.

Le demi-savoir avait suscité à l'abbé de l'Épée, de son vivant, de tels adversaires; *l'exagération* lui en suscitera, à sa mort, d'autres d'une nouvelle espèce.

Mais poursuivons :

C'est un besoin pour les talens d'un ordre supérieur de soumettre leurs idées à l'épreuve de la publicité ; de vouloir qu'elles passent au creuset d'une critique savante, mais impartiale. Le génie travaille et veille pour les hommes ; il ne doit pas craindre leurs regards : l'abbé de l'Épée les cherchait. Le plus grand plaisir qu'il éprouvait, après celui d'être utile à ses élèves, consistait à satisfaire la curiosité philantropique de ceux qui venaient pour être témoins de leurs progrès.

« Plusieurs académiciens, dit-il, et savans de
» différens pays n'ont pas dédaigné d'honorer
» de leur présence quelques unes de mes

» leçons, dont le récit leur avait paru fabuleux
» et le succès impossible. Chacun de ces mes-
» sieurs, après avoir examiné nos opérations
» avec des yeux critiques, ainsi qu'il leur
» convenait et comme nous le souhaitions nous-
» même, s'est retiré en disant : *je ne l'aurais*
» *jamais cru sur le récit qu'on m'en avait*
» *fait ; il fallait que je le visse moi-même*
» *pour m'en convaincre.* »

Cette candeur et cette bonhomie, malheureusement trop rares dans la république littéraire, cet appel généreux consigné dans ces paroles : *chacun de ces Messieurs* etc., prouvent combien l'abbé de l'Épée était digne du ministère de raison et de vérité auquel il s'était consacré.

Que l'exemple d'un si beau et si glorieux dévouement ne soit pas perdu pour ceux qui s'occuperont de la recherche de la vérité en faveur du bien général !

Cependant la renommée qui déjà répandait au loin le nom de l'abbé de l'Épée, inspira à divers souverains le désir de naturaliser dans leurs états une invention dont la France était seule dépositaire. Des savans furent envoyés en France pour y apprendre la science de donner aux sourds-muets de l'Europe une

existence sociale complète. Ces projets furent couronnés par le succès ; les capitales de quelques royaumes purent aussi s'énorgueillir de posséder une institution à l'instar de celle de Paris. Dès-lors les secrets des arts, les trésors des lettres et des sciences, tout ce vaste domaine intellectuel qui constitue la grandeur et les priviléges de l'homme en société, devinrent le patrimoine des sourds-muets des nations avancées dans l'école de la civilisation.

On a prétendu depuis long-tems, nous le savons, et on a posé même de nos jours en principe, que *sans le secours des sons articulés il n'y a point d'idées générales ni abstraites*, et par conséquent que *les sourds-muets de naissance sont incapables d'en acquérir avec le langage d'action* (*a*).

Lorsque tu ouvrais à tes élèves, ô sage et charitable de l'Épée, la route qui devait les conduire à la jouissance de tous les avantages civils et moraux que la société assure aux hommes, aurais-tu pu croire qu'on verrait reparaître un jour, comme vraie, une thèse dont tes succès avaient démontré la fausseté. Mais ton étonnement, nous dirions mieux, ta douleur,

(*a*) Voyez la note 3 à la fin.

auraient été à leur comble, si on avait pu te prédire qu'elle serait étayée par l'*exagération* avec laquelle l'état primitif des sourds-muets a été dépeint, à ta mort, par ceux mêmes qui puisant dans leurs rapports journaliers avec ces infortunés la conviction du contraire, n'avaient certes aucune raison pour les ranger au-dessous de la brute (*a*).

Malheureux sourds-muets de notre âge, il vous était donc réservé de voir mettre en question votre capacité intellectuelle, antérieure à l'instruction qui doit vous rendre à toute la plénitude de la vie sociale! Nous ne croyons pas nous écarter de la tâche que nous nous sommes imposée, en essayant de constater vos dispositions naturelles pour toute sorte d'instruction. La défense de vos droits n'est-elle pas l'éloge de votre bienfaiteur?

Nous établirons des principes généraux qui sont également applicables aux sourds-muets et aux enfans qui entendent, car la privation

(*a*) Nous croyons avoir combattu les premiers, du moins que nous sachions, cette *exagération* aussi inconcevable que funeste, dans nos *Observations sur la capacité des sourds-muets pour les idées abstraites*, dont nous avons parlé dans la préface.

de l'ouïe ne saurait constituer une différence essentielle entre les uns et les autres.

En tout ceci nous chercherons à exposer, avec cette brièveté facile et lumineuse que le style philosophique à droit d'exiger de nous, ce que notre propre conviction nous présente de bien certain sur un point si intéressant de la métaphysique moderne.

On a dit que la métaphysique était une science subtile, incompréhensible ; et cela est vrai lorsqu'elle n'est fondée que sur des principes incertains ou faux. On doit penser de même des autres sciences, quand elles sont mal traitées, mal faites ; c'est alors, et seulement alors, que la métaphysique sera obscure et stérile. Mais lorsqu'elle est forte de principes inébranlables, tous ses résultats sont avantageux au genre humain : elle réfléchit alors une vive lumière sur les autres sciences.

Mais entrons dans notre discussion, avec la confiance que les résultats des aperçus littéraires et des aperçus moraux dont nous allons nous occuper, seront appréciés à leur juste valeur dans la balance de nos juges ; ils trouveront, nous osons l'espérer, ces résultats tout-à-fait conformes aux principes immuables

de la raison universelle et aux grands intérêts auxquels elle préside sur la terre.

Passons à la question :

La science des idées abstraites et de leurs signes repose sur des *faits* d'une évidence morale.

Les faits essentiels qui concernent cette question sont les suivans :

L'esprit humain, placé par les circonstances dans la nécessité de considérer les qualités séparées de leur sujet, *crée, sans effort comme sans modèle, l'idée abstraite* (*a*) ; c'est-à-dire,

(*a*) Nous avions démontré, dans nos *Observations sur les sourds-muets*, la certitude de ce principe contre l'assertion de M. Campos. Mais avions nous été les premiers à établir cette doctrine ? Nous le pensons. Du moins nous n'avions trouvé cette importante vérité dans aucun des métaphysiciens, tant anciens que modernes. Ils soutenaient au contraire qu'il n'y a point d'idées abstraites, sans le secours du langage articulé. Nombre d'années après la publication de nos *Observations*, M. de Laromiguière, dans la dixième leçon du tome second de son *Essai sur les facultés de l'âme*, prouve qu'*abstrait* et *difficile* sont deux choses incompatibles. « Jamais (ajoute-» t-il avec la conviction de ce qu'il vient de penser et de » ce qu'il va dire) alliance de mots ne couvrit une telle » opposition d'idées ».

Cette conformité du savant métaphysicien, auteur de

que notre esprit étant essentiellement *actif*, *énergique*, a le pouvoir de fixer son attention sur une qualité, comme si elle était indépendante et hors de ce sujet. Premier fait.

Il sent, il aperçoit, si nous pouvons nous exprimer ainsi, ce fait *idée abstraite*, *rapport général*, avec la même évidence qu'il aperçoit les idées sensibles que nous recevons à l'occasion des premières impressions des objets externes. Second fait.

Cette idée provoque bientôt l'invention d'un signe, car les signes sont destinés à représenter, à consigner les idées, et à donner de l'étendue à notre faculté de penser, de généraliser et d'abstraire. Troisième fait.

L'esprit ensuite, par une convention préliminaire avec lui-même, attache l'idée abstraite au signe dont la fonction est de rappeler cette idée, conjointement avec la convention préliminaire. Il rappellera peut-être toutes les conditions, toutes les circonstances de cette idée, ou seulement quelques unes ; mais cela ne change rien à la nature du signe. Quatrième fait.

l'*Essai*, avec l'opinion que nous avons émise, il y a dix-neuf ans, ne peut que nous être très-flatteuse.

Les idées influent sur les signes, et ceux-ci sur les idées, c'est-à-dire, que toutes les fois que l'idée abstraite se présentera à l'esprit, elle provoquera la présence du signe, comme elle avait provoqué son invention ; et le signe à son tour rappellera cette idée chaque fois qu'il viendra frapper nos oreilles, s'il est articulé, ou nos yeux, s'il est gesticulé. Cinquième fait.

C'est à ce triple pouvoir de *créer* des idées abstraites, de les *sentir* et de les *énoncer*, que l'homme est redevable du perfectionnement progressif et indéfini de son intelligence ; c'est en vertu de cet étonnant privilége que les inventeurs des premiers termes généraux et des premiers termes abstraits ont conçu les idées générales et les idées abstraites, avant de travailler à la formation des mots qui devaient les exprimer. Sixième et dernier fait.

Les sourds-muets étant doués de ce principe *actif* et de ce *sentiment* intime et réfléchi qui nous sont communs avec eux, et qui rendent l'homme si supérieur à tous les êtres animés, il n'est pas douteux que ces opérations intellectuelles ne puissent et ne doivent s'exécuter chez eux de la même sorte qu'elles s'exécutent chez nous.

Quel chef-d'œuvre de la toute-puissance bien-

faisante que l'édifice de l'intelligence humaine! L'*activité* mentale et le *sentiment* de cette activité sont des faits primordiaux dont chaque homme, soit entendant soit sourd-muet de naissance, se rend à lui-même un glorieux témoignage dans le fond de son âme. Par quelle fatalité incompréhensible ces deux idées métaphysiques, presque co-existantes et si essentielles, n'ont-elles pas été bien distinguées dès le commencement de la philosophie, et appelées, dans le langage de celle-ci, les *compagnes* intellectuelles de l'homme ?

Soutenir que la parole a précédé la pensée, c'est refuser aux sourds-muets la faculté qu'a tout homme d'apercevoir les qualités les plus apparentes des objets qui nous environnent, et de fixer son esprit sur un de leurs rapports les plus généraux, comme s'il existait isolément et hors du sujet. Ce refus, qu'on y pense bien, réduirait à la nullité les quatre sens dont le sourd-muet est doué, et rendrait son *activité* mentale tout-à-fait passive.

Consultons là dessus les leçons de la métaphysique éclairée par le flambeau de l'expérience et de l'analyse ; c'est le seul moyen de ne pas nous égarer.

Il est d'une vérité palpable, s'il nous est

permis de parler ainsi, que chaque sens du sourd-muet, comme chaque sens des enfans qui entendent, *abstrait*, sépare les différentes qualités que les objets présentent au *tact*, à la *vue*, au *goût*, à l'*odorat* : c'est une loi nécessaire de notre constitution organique. Ces qualités, nous le demandons, ne seraient-elles pour le sourd-muet qu'une seule et même qualité? Elles sont par leur essence tout-à-fait distinctes, séparées, non identiques, comme le sont respectivement les sens qui nous les transmettent : l'expérience serait là pour démentir quiconque oserait soutenir le contraire. Si donc l'homme doué de tous ses sens crée des idées abstraites au moyen de ses sens, en harmonie avec son *activité* mentale, sans qu'il ait besoin de recourir au secours *mediat* ou secondaire de la parole, on ne conçoit pas pourquoi les sourds-muets ne seraient pas dans le même cas à l'égard des idées abstraites que leurs quatre sens, en harmonie avec l'énergie de leur esprit, leur suggéreront, sans nécessité d'avoir recours au secours *médiat* du langage d'action.

Il est donc évident, et il s'ensuit de nos principes, que les sourds-muets font des abstrations, comme ceux qui entendent, et que ni la

parole ni le langage d'action n'ont précédé le *sentiment* ni la *pensée*.

Nous sommes très-persuadé de l'influence qu'a le langage, soit articulé soit d'action, sur l'intelligence humaine; nous en avons parlé plus haut, et il nous reste à en parler encore. Mais cette influence n'est, et ne peut être, que *secondaire*.

Voilà ce qu'il fallait distinguer dans cette discussion qui est de la plus haute importance; et nous sommes sûr que les vrais métaphysiciens applaudiront à une distinction si fondamentale, présentée ici dans toute sa lumière et dans toute sa certitude morale. Ce qui doit les étonner c'est que des littérateurs, d'ailleurs très-habiles, et des maîtres de sourds-muets qui avaient pour eux l'expérience, en soutenant que l'état primitif de ces infortunés était la stupidité absolue à l'égard de toute idée abstraite, n'ayent point vu les conséquences d'une si triste et si déplorable thèse!

Mais interrogeons les faits mêmes: ils repoussent hautement la théorie que nous examinons.

N'est-il pas universellement attesté qu'il y a un grand nombre de sourds-muets, non encore instruits par l'art, qui, privés de la connaissance des chiffres ou caractères de l'arithmétique et

de la signification qu'ils ont dans nos langues, ont appris pourtant à compter d'eux-mêmes? N'ont-ils pas inventé ensuite des signes d'action pour rendre la valeur de ces idées de rapport? Quand ils apprendront notre système de numération, il est bien sûr que le caractère ou le nom destiné chez nous à l'expression de chacun de ces rapports, ne fera que réveiller dans leur esprit l'idée qui y était déjà éclose.

Nous pourrions ajouter à ce fait un grand nombre d'autres également péremptoires, mais nous nous permettons de les omettre ici. Le suivant pourra tenir lieu de tous, car il est frappant de lumière et de conviction, et tout le monde peut en faire l'essai, en observant simplement et sans un grand effort d'attention, les plus petits enfans sourds-muets.

Ils savent tous classer, par exemple, les couleurs des meubles, des hochets à leur usage; oui, il n'y a qu'à les observer. Or, *classer* c'est abstraire; ils connaissent par conséquent ce qu'on appelle en philosophie le *genre* et la *différence*. Nous voudrions demander ici à ceux qui à cet égard ne pensent pas comme nous, s'ils peuvent concevoir une seule *généralisation* qui ne soit point une abstraction de l'esprit?

Les considérations précédentes, c'est-à-dire,

les preuves de notre opinion deviendraient plus nombreuses et plus à la portée des esprits les moins observateurs, s'il existait aujourd'hui un peuple de sourds-muets qui eut parcouru les phases de l'âge social et éprouvé toutes les révolutions qui ont amené l'état des nations civilisées. Ce peuple aurait consigné les idées abstraites dans un système traditionel de signes d'action analogiques, et il aurait créé les élémens de l'art d'exprimer toutes ces idées en caractères permanens et traduisibles, ainsi que sut les trouver l'inventeur de l'alphabet pour les sons articulés. On y découvrirait de longues séries d'idées abstraites et d'idées générales conçues par les inventeurs des arts et des sciences chez le *Peuple sourd-muet*; et certainement les signes d'action qui devraient les exprimer, ne seraient que de formation postérieure à celle de ces idées.

Ce n'est donc que par un préjugé de l'imagination, c'est-à-dire, par un effet de ses empiétemens, malheureusement très-fréquens, sur la raison, que les adversaires de l'opinion que nous défendons ont attribué au secours des sons articulés la faculté qu'a l'esprit humain de concevoir, au besoin, des idées abstraites, des idées générales, et de chercher à les exprimer

par les différens moyens qu'il a à sa disposition.

Ces adversaires n'ont pas été moins les dupes de leur imagination, en condamnant le langage d'action à l'incapacité de représenter ces idées. Mais s'ils avaient consulté le principe fondamental du système des signes méthodiques, ou, ce qui est la même chose, la saine raison, elle leur eut dit : si les sons articulés sont aptes à exprimer les idées abstraites, ce n'est pas parce qu'ils sont immatériels, ou qu'ils ont un rapport nécessaire avec elles ; il y a bien loin de la nature du son à celle de l'idée ! Donc la différence qu'on prétend établir entre le langage oral et le langage d'action, ne s'oppose pas à ce que le second puisse remplacer le premier dans l'expression de l'idée abstraite, de l'idée générale. Les signes de ces deux langages sont également sensibles et capables d'être combinés d'une manière indéfinie.

C'est cette raison, exempte de tout préjugé, inaccessible à toutes les illusions, qu'avait consultée le moderne réformateur de la science de l'intelligence humaine, le chancelier d'Angleterre, Bacon, lorsqu'il établit en principe : *quidquid scindi possit in differentias satis numerosas ad notionum varietatem explicandam*,

modo differentiæ illæ sensui perceptibiles sint; fieri potest vehiculum de homine in hominem. C'est-à-dire : « Tout ce qui est susceptible » d'offrir des différences assez nombreuses pour » représenter les diverses notions de notre » esprit, pourvu toutefois que ces différences » soient perceptibles aux sens, peut servir de » moyen de communication d'un homme à » l'autre. »

Par une fatalité funeste au bonheur des sourds-muets, le préjugé que nous combattons remonte à une époque très-reculée. Le plus grand génie de l'antiquité, Aristote, les avait déclarés incapables de toute instruction. Pourquoi ce philosophe a-t-il prononcé contre ces infortunés une exclusion si générale ? Sans doute parce que le hasard ne lui fournit jamais l'occasion de les observer de près. Il ne lui vint pas dans l'idée de leur *parler* et de les *entendre*, et par conséquent d'examiner les questions suivantes, et d'autres encore qui auraient pu se présenter : *Les sourds-muets se souviennent-ils des choses favorables ou fâcheuses qui leur sont arrivées? Rêvent-ils comme nous? Ne savent-ils pas calculer leurs intérêts? Ne montrent-ils pas de la répugnance, même de l'horreur, pour les actions criminelles dont*

ils sont témoins? Tant il est vrai que la philosophie ne fait que s'égarer, lorsqu'elle ne s'appuye point sur des faits attentivement examinés au flambeau de l'analyse !

Mais rendons justice à la première qualité des hommes d'un vrai talent, qui est l'amour de la vérité, et ne doutons pas un moment que si Athènes avait eu le bonheur de posséder une institution semblable à celle que l'abbé de l'Épée fonda à Paris, le philosophe de Stagyre n'eut offert à son auteur le même tribut d'éloges que le savant précepteur du Grand-Duc de Parme se hâta de payer en France à l'inventeur du système des signes méthodiques ; tribut d'autant moins suspect, d'autant plus flatteur pour celui qui le recevait, que Condillac, dont la réputation était européenne, avait établi autrefois la doctrine contraire. Mais le judicieux écrivain français était trop grand pour hésiter à sacrifier sa théorie philosophique à la réalité des faits observés dans l'Institut des sourds-muets de Paris (*a*).

Nous reviendrons dans peu sur ce sujet.

Il est maintenant conforme au but moral et au but littéraire que nous nous sommes proposés dans cet éloge, de tirer des principes que

(*a*) Voyez la note n.° 4 à la fin.

nous venons d'établir, puisés dans nos méditations (méditations marquées au coin de l'expérience dans l'enseignement de nos sourds-muets) les corollaires suivans :

1.° L'origine de la faculté de généraliser, d'abstraire, n'est pas cachée ni problématique, comme quelques écrivains de nos jours le soutiennent encore. Peut-elle cette faculté être autre chose que notre *activité* mentale ?

2.° Les sourds-muets, dans leur état naturel, possèdent cette faculté.

3.° Elle ne dépend pas *immédiatement* des signes du langage, soit articulé soit d'action, et précède nécessairement ces deux langages.

4.° L'opération d'abstraire n'est pas difficile ni extraordinaire, mais facile et toute naturelle.

5.° Le langage d'action est aussi apte pour l'expression de toutes les idées que celui des sons articulés.

Ici notre métaphysique n'est pas subtile, obscure ni difficile ; elle est au contraire lumineuse et accessible aux efforts communs, nous voulons dire, à l'intelligence de ceux qui ont l'habitude de l'attention.

On croirait cependant que toute notre doctrine est fausse, en lisant ce qui a été imprimé, à la mort de l'abbé de l'Épée, par ceux-mêmes

qui puisant, ainsi que nous l'avons dit page 15, « dans leurs rapports journaliers avec les sourds-» muets la conviction du contraire, n'avaient » certes aucune raison pour les ranger au » dessous de la brute. » On dirait, à les entendre, que l'abbé de l'Épée, dans ses idées de bienfaisance, n'a été que le jouet d'un rêve ingénieux.

Voici quelques unes de leurs assertions; confrontons-les avec les principes qu'on vient d'établir, et jugeons-les, comme il est juste, dans le seul intérêt de la raison et de la science.

« Tout est à faire, *ont-ils dit d'un ton » solennel de conviction*, avec les sourds-muets. » Quand ces infortunés sont présentés pour la » première fois à leur maître, ils ne sont qu'une » espèce de machine ambulante dont l'organi-« sation, quant aux effets, est inférieure à celle » des bêtes..... une sorte d'argile à animer. »

L'*exagération* étant parvenue ici à son comble, elle devint par cela même absurde. La raison publique eut dès lors le droit d'interpeller la conscience littéraire de ses auteurs en ces termes: Si l'état primitif des sourds-muets est tel que vous venez de nous le dépeindre, par quel moyen, inconnu jusqu'ici au reste des instituteurs du genre humain, avez vous pu

obtenir le privilége d'animer, nouveaux Prométhées, l'argile, et d'élever l'automatisme aux opérations de la pensée? Si vous n'aviez pas effectivement un tel privilége, l'illusion, le préjugé de votre imagination ne sauraient être plus manifestes. Vous soutenez une chose humainement impossible.

Nous verrons plus tard la simplicité et la justesse avec lesquelles l'abbé de l'Épée juge et les sourds-muets et sa méthode. Le génie peut-il jamais devenir l'organe de l'exagération? L'idée *génie* et l'idée *exagération* s'excluent réciproquement, presque comme s'excluent celles de *lumière* et d'*obscurité*.

« Les sourds-muets, nous dira-t-on sans
» doute, *poursuivent ces instituteurs*, ne com-
» prenaient donc pas le sens des mots qu'on
» leur dictait par signes et qu'ils écrivaient?
» Comment l'auraient-ils compris, si l'objet
» n'était pas de nature à tomber sous les sens
» et ne pouvait être exprimé par les gestes? Le
» signe qu'on attachait à ce mot étant matériel
» et l'objet étant immatériel, l'idée ne pouvait
» être mieux exprimée par le signe que par
» le mot: c'était pour les sourds-muets les *deux*
» *inconnues*. Le signe ne réveillait jamais d'au-
» tre idée que celle du mot, et le mot à son

» tour ne pouvait rappeler que le signe.
» Ainsi toute la science du sourd-muet devait
» nécessairement se borner à la connaissan-
» ce matérielle des signes et des mots. Il est
» donc resté à faire, à la mort du célèbre
» inventeur, ce dictionnaire de signes si désiré
» et si nécessaire pour l'instruction des sourds-
» muets, afin de favoriser leur communication
» avec la société au milieu de laquelle ils
» vivraient toute leur vie. «

Ici la métaphysique de l'auteur est en opposition avec la métaphysique qui ne tire sa force et sa lumière que de la force et de la lumière des faits, des principes. Si, comme nous en sommes convaincu, les faits et les principes que nous avons établis sont certains, nous nous faisons un devoir de nous adresser à l'auteur des propositions qu'on vient de lire, et de lui représenter que son argument pèche contre les règles de la logique : *il prouve trop* ; car il prouve aussi que les sons articulés ne sont pas capables d'exprimer des objets immatériels, étant eux-mêmes aussi matériels que les signes d'action. L'homme a-t-il le pouvoir de représenter les objets immatériels avec des signes immatériels ? Il y a donc ici contradiction. Si la doctrine que nous combattons était vraie,

c'est-à-dire, si les signes d'action n'étaient pas aptes pour la représentation de toute sorte d'objets, à quoi bon vous fatigueriez-vous à former ce *dictionnaire de signes, si désiré et si nécessaire pour l'instruction des sourds-muets, afin de favoriser leur communication avec la société où ils vivraient toute leur vie?*

Nous aurions à demander encore à ce même auteur : quel sens peut-elle avoir votre phrase dans l'occasion où vous l'employez, « c'etait pour les sourds-muets les *deux inconnues*? » Nous avons fait des efforts répétés pour lui trouver ici l'application à laquelle vous l'aviez destinée ; mais notre travail a été en pure perte. Nous ne voyons dans cette formule du langage mathématique aucune signification. Quelle idée, ou quelles idées avez-vous voulu y attacher? Votre embarras est inévitable ; il ne vient que du principe que vous avez adopté, quoique désavoué par l'expérience, savoir : que *tout est à faire avec les sourds-muets*, parce que *quand ils se présentent pour la première fois à leurs maîtres, ils ne sont qu'une sorte de machine ambulante dont l'organisation, quant aux effets, est inférieure à celle des bêtes.* En nous présentant les sourds-muets en cet état, c'est-à-dire, privés de l'*activité* mentale et du

sentiment intime de cette activité, les seuls garans de la possibilité de leur instruction, vous vous êtes très-mal placé, car quel serait votre point de départ dans leur enseignement? D'où partiriez-vous et où iriez-vous avec eux? Réfléchissez-y bien; *inde mali labes*: le mal ne vient que de là.

Entraîné par l'exagération des principes établis par les instituteurs des sourds-muets que nous venons de combattre, M. Bebian, auteur du discours couronné de l'abbé de l'Épée, nous dit, page 22 (*a*):

« Toutes les scènes de la vie sont aux yeux
» des sourds-muets enveloppées d'un voile

(*a*) On voit bien que ce paragraphe et les suivans ont été intercalés ici, après la lecture attentive que nous avons faite de l'éloge composé par M. Bebian. Lorsque en 1817 nous travaillions à cet ouvrage, nous étions bien loin de croire qu'un concurrent, quel qu'il fut, à l'éloge du célèbre instituteur français put penser autrement que nous sur la constitution psychologique des sourds-muets, et sur la méthode des signes. Il nous a donc fallu nous opposer à cette partie de l'ouvrage couronné, où son auteur consacre comme tout-à-fait directes et légitimes des déductions qui ne sont qu'arbitraires. C'est un hommage public que nous nous sommes cru obligé de rendre à la vérité et à la science, et dont nous aurions voulu avoir pu être dispensé.

» mystérieux. Les enfans qui parlent marchent » dans un chemin facile et agréable, dont les » sinuosités sont bordées de fleurs ; les autres » au contraire ne peuvent être conduits que » par une route escarpée. »

Heureusement la route, répondrons-nous à M. Bebian, n'est escarpée ni pour l'enfant sourd-muet, ni pour celui qui parle, lorsque la méthode se conforme, comme celle de l'abbé de l'Épée, aux besoins de la pensée et de son expression.

Cette dernière pensée recevra plus tard le développement convenable.

Pour le moment nous observerons à M. Bebian que l'importance et la délicatesse de ces matières demandaient à être traitées suivant les règles d'une logique forte et sévère, et dans ce style propre et mâle qui n'appartient qu'à la profondeur des idées dans leur dernier degré de lucidité. Seraient-elles conformes à l'exactitude métaphysique ces métaphores, si éloignées de la vraisemblance, *voile mystérieux*, *route escarpée*, *sinuosités bordées de fleurs*, en tâchant de prouver que les sourds-muets ne peuvent être conduits dans leur instruction que par une route plus pénible que celle par laquelle sont conduits les enfans qui entendent ? Malheureu-

sement pour la propagation de l'art d'enseigner ceux-là, ces métaphores n'expriment ici que des *exagérations*, des *inductions vagues*, *mystérieuses* même, diamétralement opposées à la réalité de la chose, au témoignage irrécusable de l'expérience.

Mais examinons deux autres assertions du même auteur ; elles sont plus insoutenables encore.

« Tels sont, a-t-il dit page 35, les principes
» de l'art d'enseigner les sourds-muets ; il ne
» restait plus à l'inventeur qu'à poursuivre
» comme il avait si heureusement commencé.
» Il n'avait plus qu'un pas à faire, et il ne le
» fit point ; il n'avait pas assez de confiance en
» sa méthode et en méconnut lui-même l'éten-
» due et la fécondité. Déplorons ici, messieurs,
» poursuit-il en s'adressant aux juges du con-
» cours, la puissance de l'habitude : lorsqu'un
» génie hardi a déchiré le voile de l'erreur et
» qu'il est près de saisir la vérité, ou que pre-
» nant un sublime essor, il s'élève avec gloire
» au dessus des préjugés vaincus, une force
» aveugle l'arrête tout-à-coup et le jette dans
» l'ornière de la routine. »

Nous espérons faire voir un jour avec plus d'étendue à l'auteur de cette période, qu'il n'a

pas bien jugé l'abbé de l'Épée comme inventeur d'une méthode élémentaire, propre à développer graduellement les facultés intellectuelles. Nous n'avons peut-être pas exprimé notre pensée en disant que M. Bebian ne l'avait pas *bien jugé*; il est même très-problable qu'il n'a jamais considéré sérieusement l'instituteur français sous ce rapport, ni sa méthode sous le point de vue d'un mode d'enseignement généralement nécessaire. Pour ce moment nous nous bornerons à le prier, qu'oubliant dans cette discussion le principe qu'il a puisé, sans un examen approfondi, dans les théories des instituteurs des sourds-muets, postérieurs à l'abbé de l'Épée, savoir : que *tout est à faire avec les sourds-muets, et non pas avec les enfans qui entendent*, il nous indique et nous prouve, dans un langage simple, exact, sans métaphores, comme il convient au style didactique, *quel est le pas* (essentiel s'entend, et sans lequel la méthode s'écroulerait par sa base) *que l'abbé de l'Épée a dû faire et qu'il ne fit point.*

Nous sommes moralement sûr que M. Bebian se trouverait bien embarrassé de nous fournir des preuves incontestables de son opinion, dès l'instant qu'il voudrait bien se donner la peine d'approfondir le théorême suivant : *Les facultés*

intellectuelles des enfans sourds-muets ; ne se développent que par les mêmes moyens élémentaires par lesquels se développent celles des enfans qui entendent.

La seconde assertion, c'est que l'*abbé de l'Épée n'eut pas assez de confiance en sa méthode, et en méconnut lui-même l'étendue et la fécondité.*

Que ceux qui savent pénétrer dans les idées et les paroles des esprits créateurs, relisent avec une nouvelle attention les deux passages de l'abbé de l'Épée que nous avons copiés en entier, page 6; ils contiennent tout le germe de sa méthode. Pouvait-il avoir plus de confiance en son système et en mieux connaître l'étendue et la fecondité, l'homme qui, en parlant des idées et du langage du sourd-muet, a dit le premier : « En adoptant sa langue et en » l'astreignant à une méthode sensible, ne » pourra-t-on pas facilement le conduire où » l'on voudra ? »

Ah ! disons-le avec cette ferme et juste confiance que la vérité inspire à l'esprit et au cœur ; disons-le, répétons nous, à la gloire de l'inventeur de la méthode des signes et à l'honneur des lettres des tems modernes : L'abbé de l'Épée interroge son siècle et ceux qui l'ont

précédé, sur les vrais principes de l'art d'enseigner les sourds-muets au moyen du langage des signes d'action ; mais en vain. Les siècles se taisent ; ce langage était encore à créer. Seul en présence d'une si grande pensée, il se suffit à lui-même : ces principes sont trouvés, essayés avec succès ; il n'y en a aucun de *fondamental* à ajouter à ceux qu'il a adoptés. Une plus heureuse existence est assurée depuis lors à ces infortunés dans l'*étendue* et la *fécondité* du système impérissable des signes méthodiques. N'aurait-il pu son illustre inventeur s'écrier à plus juste titre qu'Horace :

Dicam insigne, recens, adhuc
Indictum ore alio ....
.... Nihil mortale loquar.
Exêgi monumentum ære perennius ?

Nous croyons pouvoir nous flatter de ne pas avoir outrepassé dans cette discussion les bornes de la bienséance, et à plus forte raison celles du respect envers les écrivains qui sont l'objet de nos observations critiques. La maxime de l'auteur latin que nous venons de citer, *quid verum curo..... et omnis in hoc sum*, c'est-à-dire : chercher ce qui est vrai, et ne s'occuper

que de la vérité, a été toujours la règle de notre conduite littéraire. Nous combattons l'*exagération*, source d'erreur, partout où nous la trouvons, mais sans jamais manquer aux égards dus d'ailleurs à leurs auteurs.

C'est à présent à ces auteurs à nous prouver que tout ce que nous avons dit jusqu'ici à l'égard de l'*activité* mentale et du *sentiment* de cette activité dont jouissent, comme nous, les sourds-muets, n'est point vrai. Mais très-heureusement en faveur de la dignité de la nature humaine, la démonstration de la vérité de leur assertion a été et sera toujours de toute impossibilité ; et nous sommes si convaincu des faits et des preuves consignés dans cette dissertation, que nous serions bien surpris d'apprendre que les grands penseurs des nations savantes d'Europe ne partagent pas avec nous cette forte et consolante conviction.

Nous avons dépassé peut-être nos limites dans cette question accidentelle. Si cela est, nous en demandons grâce en faveur d'une matière des plus utiles et des plus neuves ; elle n'a commencé à être discutée que sur la fin du dix-huitième siècle.

Abordons maintenant la question qui fait l'objet principal de notre écrit, et sur laquelle

nous prions nos juges de nous accorder un nouveau degré d'attention.

La société royale académique des sciences, nous sommes-nous dit, en mettant au concours l'éloge du *Fondateur de l'Institut royal des sourds-muets*, a voulu sans doute rendre à sa mémoire un hommage digne de lui. Or il nous semble que pour mieux parvenir à ce but, il faut envisager sa découverte et ses nobles travaux sous un point de vue plus vaste et d'un interêt encore plus général que celui de l'institution des sourds-muets. Nous avons donc cru devoir considérer l'abbé de l'Épée comme *inventeur d'un mode d'enseignement général élémentaire*, et tirer du programme de la société royale le problême suivant :

Le système qu'on employe dans l'instruction commune ressemble-t-il, dans son but et dans ses moyens d'exécution, à celui des signes méthodiques?

Non, et la comparaison est toute à l'avantage du second mode d'enseignement : l'esprit d'analyse en fait la base et le principe.

Notre auteur était bien pénétré de cet avantage lorsqu'il disait : « Nous ne laissons passer » aucun mot sans l'expliquer ; et (cela soit dit » par parenthèse) il serait à désirer qu'on fit

» la même chose pour l'instruction des enfans
» qui entendent et qui parlent. »

Condillac fut, à ce que nous croyons, le premier qui appela l'attention publique sur les moyens analytiques dont se servait notre instituteur pour l'instruction de ses élèves.

« L'abbé de l'Épée, nous dit-il dans sa gram-
» maire, qui instruit les sourds et muets avec
» une sagacité singulière, a fait du langage
» d'action un art méthodique, aussi simple que
» facile, avec lequel il donne à ses élèves des
» idées de toute espèce, et j'ose dire, des
» idées plus exactes et plus précises que celles
» qu'on acquiert communément avec le secours
» de l'ouïe. Comme dans notre enfance nous
» sommes réduits à juger de la signification
» des mots par les circonstances où nous les
» entendons prononcer, il nous arrive souvent
» de ne la saisir qu'à peu près, et nous nous
» contentons de cet *à peu près* toute notre vie.
» Il n'en est pas de même des sourds et muets
» qu'instruit M. l'abbé de l'Épée. Il n'a qu'un
» moyen pour leur donner des idées qui ne
» tombent pas sous les sens ; c'est d'analyser
» et de les faire analyser avec lui. Il les conduit
» donc des idées sensibles aux idées abstraites
» par des analyses simples et méthodiques ; on

» peut juger combien son langage d'action a
» d'avantages sur les sons articulés de nos
» gouvernantes et de nos précepteurs.

« M. l'abbé de l'Épée enseigne à ses élèves
» le français, le latin, l'italien et l'espagnol,
» et leur dicte dans ces quatre langues avec le
» même langage d'action. Mais pourquoi tant
» de langues? C'est afin de mettre les étran-
» gers en état de juger de sa méthode (*a*), et
» il se flatte que peut-être il se trouvera une
» Puissance qui formera un établissement pour
» l'instruction des sourds et muets. Il en a
» formé un auquel il sacrifie une partie de sa
» fortune.

« J'ai cru devoir saisir cette occasion pour
» rendre justice à un citoyen généreux, dont
» je ne crois pas être connu, quoique j'aye vu
» ses élèves et qu'il m'ait mis au fait de sa
» méthode. »

L'éloge que fait ici Condillac de l'invention du système des signes méthodiques, et de l'institution des sourds-muets de Paris, est le plus bel hommage qu'on puisse rendre aux qualités

(*a*) Il avait en enseignant le latin à ses élèves, un autre but purement littéraire, comme on le verra plus tard.

de l'esprit et du cœur de l'abbé de l'Épée (*a*).

Un écrivain de nos jours, à qui une profonde observation des *effets de l'habitude sur la faculté de penser* donne le droit d'être écouté, atteste aussi formellement, la supériorité du système des signes méthodiques sur tout autre mode d'enseignement.

« La plupart des mots, dit M. Maine de Biran, » que nous avons appris dans notre enfance » n'ont été d'abord que de simples habitudes » de l'oreille et de la voix. La mémoire méca- » nique a formé, presque toute seule, notre

(*a*) Chose inattendue et de très-mauvais exemple dans la république littéraire ! Ce jugement de Condillac, si glorieux pour l'inventeur des signes méthodiques, et si rassurant pour tous les parens qui ont des enfans sourds-muets, n'a jamais été copié, pas même cité, dans les livres élémentaires qui, à la mort de l'abbé de l'Épée, ont été publiés en France pour l'instruction des sourds-muets. Mais aurait-on pu s'attendre que le passage en question serait omis dans un éloge de l'abbé de l'Épée ? Cependant M. Bazot n'en a pas même parlé, et M. Bebian en le tronquant (Voyez son éloge, page 22) s'est privé lui-même de l'autorité solennelle de Condillac pour rehausser le mérite de son héros, et les avantages inappréciables de son système des signes, appliqué aux institutions de l'enfance.

» premier vocabulaire ; (j'entends celui qui » s'étendait au-delà de nos besoins et des objets » qui frappaient immédiatement nos sens). Une » éducation mal entendue s'est emparée de ces » matériaux informes tels que le hasard ou les » circonstances les avaient présentés, et a cons- » truit avec eux. Nous savions déjà articuler » assez de mots vides de sens ; et notre éduca- » tion secondaire a-t-elle eu souvent d'autre » objet que de grossir et d'étendre ce premier » magasin ? N'est-ce pas presque toujours avec » des mots insignifians qu'on apprend à lire , » écrire , traduire , réciter , etc. ? Quel aliment » pour la jeune intelligence! Sans doute il aurait » été heureux pour nous , presque tant que » nous sommes , d'avoir été sourds-muets jus- » qu'à l'âge de raison et d'avoir eu des *Sicard* » pour maîtres (*a*). Nous n'aurions pas connu » le joug des habitudes mécaniques , ni cette

(*a*) M. l'abbé Sicard a succédé à l'inventeur de la méthode des signes dans l'Institut des sourds-muets de Paris. En nous conformant à la lettre du programme de la Société académique , nous ne nous occupons ici que de ce qu'a été l'abbé de l'Épée pour la science des signes méthodiques. L'état où elle se trouve aujourd'hui sera le sujet d'un ouvrage qui doit servir de pendant à cet éloge.

» triple enceinte de termes vides de sens, qu'il
» nous a été ensuite si pénible de franchir. »

Mais les deux savans qui viennent d'être cités n'ont parlé qu'incidemment et en général des avantages de la méthode de l'abbé de l'Épée pour les enfans qui entendent. Trouve-t-on ailleurs un aperçu raisonné des principes et des procédés qui doivent être regardés comme la source de ces avantages ? (*a*)

Ce serait donc méconnaître les droits imprescriptibles de l'abbé de l'Épée à la reconnaissance universelle, que de ne pas consigner ici les services éminens qu'il a rendus à l'intelligence du premier âge dans l'apprentissage du raisonnement.

En premier lieu : en adoptant, dans l'ensei-

(*a*) Quel important service l'école des sourds-muets de Paris n'aurait-elle pas rendu à la philosophie et à la littérature du dix-huitième siècle, si, à la mort de l'abbé de l'Épée, elle avait donné un aperçu si nécessaire ! Elle aurait évité que quelques écrivains de la plus grande réputation, eussent soutenu que les sourds-muets étaient incapables de concevoir des idées abstraites, et que les établissemens fondés pour eux étaient inutiles. D'ailleurs elle aurait fait un grand bien en proposant la méthode des signes, comme le vrai modèle de l'instruction générale élémentaire.

gnement de ses élèves, les deux maximes suivantes :

« Il est contraire, dit notre instituteur, à la » droite raison de ne pas apprendre à raisonner, » le plutôt qu'il est possible, à un homme qui » est doué d'une âme raisonnable et qu'on » retient dans la classe des perroquets, en ne » lui apprenant que des mots.

« Il faut, ajoute-t-il, émier le pain qu'on » donne à des petits oiseaux de peur qu'il ne » les étrangle, au lieu de les nourrir. Ces exem- » ples (il parle du procédé qu'il venait d'expo- » ser) doivent suffire pour montrer les déve- » loppemens que nous sommes obligé de faire » de chaque mot qui exprime plusieurs idées. » Les sourds et muets que nous instruisons » seraient bien à plaindre, si notre art ne » consistait qu'à remuer des mains et à faire » des gestes. »

Cela veut dire, que les petits enfans sont évidemment capables d'attention, de se former des idées exactes des choses, pourvu que l'on ait soin de proportionner le choix et le nombre de ces idées à leur force de conception, à leur *activité* mentale. Telle est la méthode qu'on doit suivre dans l'instruction et dans l'éducation, pour qu'ils atteignent au vrai et rien

qu'au vrai. « La vérité, a dit un écrivain
» moderne (*a*), ne peut être nuisible aux
» hommes, puisqu'elle n'est vérité que parce
» qu'elle leur est utile : les hommes même ne
» sont malheureux que faute de la connaître
» d'une connaissance aussi distincte que le sen-
» timent de leurs passions est vif et pressant. »
Aussi n'est-ce qu'en l'observant rigoureusement,
cette méthode, qu'on épargnerait à la jeunesse
l'ignorance, les écarts et les erreurs ; elle est la
seule conforme au but essentiel de la nature ; la
seule qui puisse répondre aux desseins de la Pro-
vidence sur l'homme. Les instituteurs qui s'en
écarteraient apprendraient tout au plus à leurs
élèves à remuer la langue, semblables aux perro-
quets dont les sons articulés ne sont que des imi-
tations de la parole et jamais des signes de la
pensée. Leur langage ne serait composé que
de mots sonores, vides de sens, suivant la très-
heureuse expression d'Horace : *Voces inopes
rerum*....

En second lieu : *il rendit*, nous le répétons, *de grands services au premier âge, en se conformant à cette marche lente et proportionnée de la nature.* Les procédés de l'enseignement

(*a*) *Législation primitive, considérée dans les derniers tems par les seules lumières de la raison* ; Par M. de Bonald.

des jeunes sourds-muets n'aboutissent-ils pas à développer *graduellement* leur intelligence, à leur faire contracter de *bonne heure* l'habitude de l'analyse, et de la *fidèle* expression de leurs idées?

Voilà l'objet dont nous allons nous occuper, en nous renfermant toutefois dans les bornes étroites que la nature de notre travail nous a tracées. La difficulté de notre sujet n'est pas de le traiter longuement, mais de n'y puiser que ce qui est essentiel et indispensable.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Cette maxime est surtout applicable au cas où nous nous trouvons, puisque parlant à des hommes éclairés, nous ne devons pas craindre que la concision du style nuise à la clarté des idées.

Entrons dans cet examen.

C'est un principe profondément vrai que la *nécessité* est notre meilleur maître. Réduit à ses propres forces, notre esprit est obligé de se replier sur lui-même; il se trouve par là en état d'apercevoir bientôt les véritables rapports qui existent entre nous et les choses. Il n'y a pour nous de vraies connaissances que celles qui ont passé au creuset de notre analyse,

au tact, si l'on peut user de cette expression, de notre esprit.

Or, c'est à cette *nécessité* que l'abbé de l'Épée dut se soumettre dès l'instant qu'il entreprit de donner aux sourds-muets l'analyse et la nomenclature par *signes* des idees isolées, ou sans liaison dans le discours.

Le voilà dans le cas de *demander à ses seules idées la connaissance des choses.*

Nous verrons bientôt les heureux effets de cette nécessité, dont les leçons se gravent profondément dans l'esprit, parce qu'elles sont directes, fortes et empreintes de vérité.

Parcourons maintenant l'exposé qu'il nous fait lui-même de sa position *singulière*; observons l'esprit d'analyse qui le guide dans ses recherches; et remarquons, en passant, combien il attache peu d'importance à ses travaux.

« C'est à la nécessité seule, nous dit-il, et » non à de profondes réflexions, que nous » sommes redevable de la combinaison de notre » méthode. Nous n'en avions ni formé ni même » entrevu l'ensemble dans le tems de nos pre- » mières leçons. Voguant alors à l'aventure et » sans rames et sans voiles, nous avancions » très-peu en faisant beaucoup de chemin.

» Le besoin nous a rendu industrieux ; et
» comme il se faisait sentir à chaque pas, il
» excitait sans cesse l'imagination, non seule-
» ment à saisir les signes les plus naturels que
» nous présentaient les choses mêmes qu'il
» fallait faire entendre, mais encore à trouver,
» avec le secours de l'analyse, plusieurs signes,
» pareillement naturels, dont les uns s'enchas-
» sent dans les autres dans un seul instant,
» pour rendre toute la valeur d'un mot qui,
» renfermant des idées compliquées, ne pouvait
» s'expliquer par un seul signe. C'était en quoi
» consistait toute la difficulté ; comme aussi
» lorsqu'il fallait désigner clairement la diffé-
» rence réelle qui se trouve entre des espèces
» de synonimes, tels que *savoir*, *concevoir*,
» *comprendre*.

» Or, c'est la réunion de ces différens signes,
» toujours analogues à la nature, en première
» ou seconde instance, et découverts les uns
» après les autres, en consultant cette même
» nature à proportion que le besoin l'exigeait,
» qui a formé notre méthode complète, sans
» avoir exigé d'autre travail de notre part que
» l'application de quelques momens à chaque
» opération particulière. Avec des signes pure-
» ment arbitraires nous n'aurions jamais pu

» nous entendre ; et d'ailleurs nos sourds et
» muets ne les auraient pas retenus, et nous
» nous y serions trompés à chaque instant. Il
» n'en est pas de même de la nature ; on ne
» l'oublie point, et il est impossible de s'y mé-
» prendre. »

Simples, mais profondes et lumineuses réflexions psychologiques! (*a*)

« Il ne s'agit donc plus, finit-il avec une
» touchante modestie, de se demander à soi-
» même si pour parvenir à me faire entendre,
» il a dû m'en coûter peu ou beaucoup de
» travail ; on se tromperait certainement dans
» l'examen de cette question, vraiment super-
» flue ; c'est à l'essentiel qu'il en faut venir. »

C'est par là que commence l'instruction de l'enfance ; c'est ce qui constitue la première partie de toute langue, c'est-à-dire, la connaissance de la *valeur absolue* des signes de nos idées.

Il conduisait ensuite ses élèves à la connaissance de la seconde partie des langues, qui consiste à connaître la *valeur relative* des mots dans la phrase, c'est-à-dire, dans un ordre grammatical quelconque.

Suivons la série des réflexions qui ont dû

(*a*) Voyez la note n.° 5 à la fin.

lui faire atteindre ce but. Nous allons contempler le génie qui plane majestueusement sur les hauteurs de la science !

« La peinture, dit-il, est un art qui ne » parle qu'aux yeux, et l'habileté de l'artiste » consiste à savoir attirer les regards des spec- » tateurs, fixer leur attention sur son ouvrage » et mériter leurs éloges...... Semblable à la » peinture, l'art des signes méthodiques est un » langage muet qui ne parle qu'aux yeux. Mais » quelle différence entre l'un et l'autre du côté des » objets que celui-ci doit nécessairement repré- » senter ! Il faut que les idées métaphysiques, » indociles à subir le joug du pinceau, viennent » s'enchaîner sous la dépendance des signes » dans la classe des objets qu'il est très-possible » de dépeindre à la vue, en faisant entrer dans » l'esprit, par l'organe des yeux, la significa- » tion des mots. Nous avons dit ci-dessus » comment se fait cette opération : en expli- » cant chacun de ces mots avec le secours de » l'analyse.

« Cependant après cette explication où en » sommes nous encore ? Nous ne sommes pas » plus avancés qu'un peintre qui aurait dans » son atelier des yeux, des nez, des oreilles, » des bouches, des mains et des pieds repré-

» sentés sur la toile avec toute la force et la
» délicatesse de son art ; j'étais venu chez lui
» pour y chercher un tableau de sa façon com-
» posé de plusieurs figures, et je ne trouve pas
» même un homme entier. Il en est de même
» de notre art des signes méthodiques. Tous
» nos mots écrits séparément, dont nous avons
» donné l'explication par signes, ne repré-
» sentent à l'esprit que des idées partielles et
» en quelque sorte incomplètes. Il s'agit donc
» de composer des phrases pour en former des
» discours suivis ; sans cela nous n'apprendrions
» pas aux sourds et muets à réunir leurs idées,
» et encore moins à les communiquer aux
» autres. »

Interrompons momentanément le fil de notre discours pour faire ici une observation *nécessaire* à l'occasion du tableau que nous venons de copier : tableau racourci, mais animé et philosophique où l'abbé de l'Épée a consigné le principe qui préside à l'énonciation de la parole, *construite* dans l'ordre syntaxique qui appartient respectivement aux différentes langues usitées chez les divers peuples de la terre. Qui avait esquissé avant l'inventeur des signes méthodiques un tableau si propre à atteindre le but dans l'instruction des sourds-muets ?

A-t-il pu le copier? Il n'existait nulle part. Nous ne pouvons donc assez nous étonner du jugement consigné par un instituteur de sourds-muets, dans un ouvrage imprimé à Paris en 1808. Cet écrivain, après avoir donné les plus grands éloges à l'abbé de l'Épée et à sa méthode, détruit ces mêmes éloges, et parle ainsi de sa méthode : » Aucun de ces avantages précieux, il faut » avoir le courage de l'avouer, ne récompensa » l'inventeur de tous les efforts qu'il s'était don- » nés pendant plusieurs années ; et il descendit » à la tombe, n'osant espérer que les sourds- » muets arriveraient jamais au point de former » eux-mêmes, autrement que sous la dictée des » signes, une phrase par écrit. »

De quel nom appeler ce jugement! Il est contraire aux principes avoués par la raison et par l'expérience ; contraire à la manière de penser de tous les savans qui ont réfléchi sur cette matière. Pourront-ils jamais, ces savans, assez regretter une si douloureuse décision? Qu'elle a dû en gémir l'ombre de l'abbé de l'Épée!

Revenons à notre sujet.

Pour introduire ses élèves à la connaissance de la syntaxe de la langue française, l'abbé de l'Épée inventa et des signes généraux applicables à l'expression des rapports communs à

plusieurs individus, et des signes modificateurs applicables à l'expression des différences; les uns et les autres de ces signes sont analogiques, exacts, précis, frappans d'énergie et même d'éloquence.

« La personne, le tems et le mode, dit-il, où » on doit mettre les verbes sont indiqués par » des signes généraux qui s'appliquent égale- » ment à tous les verbes. Mais lorsque l'idée » qu'un verbe rappelle, ne présente à notre » esprit aucun signe qui lui soit propre et qui » puisse sur le champ le rendre sensible, nous » recourons à l'analyse, et par son moyen » nous rentrons dans l'ordre des signes natu- » rels; c'est ainsi que nous faisons en sorte de » ne rien donner à l'arbitraire....... Nous avons » d'autres signes généraux pour exprimer les » autres parties du discours. »

Averti par les inspirations d'une profonde sagacité et d'un jugement sûr, l'abbé de l'Épée essaya la preuve suivante, également convaincante, de l'instruction de ses élèves en fait de langue et de grammaire comparées.

« Il faut les ramener, écrivait-il à son ami » l'abbé*** (*a*), à composer eux-mêmes des phra- » ses, sans quoi nous ne serions jamais certain » de la solidité de leur instruction. Or, j'ai pensé

(*a*) Voyez la note n.° 6 à la fin.

» que j'y réussirais en leur faisant apprendre
» une seconde langue dont les mots seraient
» arrangés dans un ordre différent de celui
» de la nôtre, et en les obligeant à les traduire
» de cette langue en français ; c'est ce qui m'a
» déterminé à leur enseigner le latin. D'ailleurs
» il s'agissait de faire entrer dans leur esprit
» des règles de construction. Or, celles de la
» langue latine sont plus précises, en plus
» petit nombre et plus faciles à retenir. La
» distinction des cas et le régime des verbes
» et des prépositions s'y annonçait d'une ma-
» nière bien plus sensible. Je suppose, monsieur,
» que cette raison vous réconcilie avec le latin
» de nos sourds et muets (*a*). »

Que d'efforts jusqu'ici couronnés par le succès !

Chaque pas, chaque effort de l'abbé de l'Épée dans l'invention et dans l'application du langage d'action, tournera *nécessairement* au profit de la simplicité et de l'exactitude de la méthode d'instruction élémentaire.

Voici *pourquoi* et *comment* aura lieu ce grand et nouveau phénomène de l'intelligence.

(*a*) Voilà le but littéraire que l'abbé de l'Épée se proposait en enseignant le latin à ses élèves, et que nous avions annoncé dans la note page 42.

Il dépend d'un *fait* primordial psychologique, et sa manifestation n'est due qu'à l'invention du système des signes.

Ce fait est le suivant :

Les signes méthodiques sont des signes d'idées et non des signes de mots.

C'est-à-dire, que dans le système des signes méthodiques, l'esprit opère directement sur les idées. Voilà pourquoi nous avons établi dans la page 49 que « l'abbé de l'Épée, en se servant, pour » l'instruction de ses élèves, des signes méthodiques, s'était mis dans le cas inévitable de » demander à ses propres idées la connaissance » des choses. »

Cela posé, et le nouvel instituteur n'étant accoutumé qu'à la langue des signes articulés, c'est-à-dire, que n'ayant jamais pensé lui-même, ni communiqué ses pensées avec le langage du sourd-muet, il s'apercevra dès ses premiers essais, que les élemens de la plupart des connaissances qu'il a acquises dans son enfance, et qu'il est dans la *nécessité* d'analyser et de faire analyser avec lui à ses élèves avec le langage d'action, n'ont pas passé au creuset de son discernement, au contrôle de la vue intime de son esprit. Il s'empressera donc d'interroger sa nouvelle institutrice pour pouvoir refaire ses idées, en les

rendant de plus en plus circonscrites et, si on peut parler de la sorte, de plus en plus *intellectuelles* dans cet inévitable apprentissage d'analyse et de synthèse, tour-à-tour employées dans ces exercices. Il tâtonnera d'abord ; il essayera ensuite d'assujettir le langage d'action aux règles sévères de l'analogie ; il en fera enfin un instrument assez descriptif, assez étendu et assez varié pour constater les analyses les plus délicates, en donnant du corps et de la couleur aux abstractions ; il sera en un mot initié, plus tôt ou plus tard, par ce moyen extraordinaire, au secret des combinaisons de la pensée.

Qu'il veuille, par exemple, développer à ses élèves une idée et leur en indiquer le signe méthodique. Des doutes s'élèvent tout-à-coup dans son esprit ; il a besoin, avant de donner le signe descriptif correspondant à cette idée, de se demander à lui-même : « Quelle est la » nature de cette idée ? Quel est le mode de » sa génération ? Quelles sont ses combinai- » sons, etc. »

Le voilà donc établi, par ce retour sur lui-même, dans le domaine de l'intelligence ; le voilà dès lors dans l'heureuse *necessité* de chercher des bases solides à sa méthode dans les

principes suivants, qui doivent toujours marcher parallèlement, soit qu'on travaille sur soi-même, soit qu'on s'applique à l'instruction des autres.

Aller toujours du simple au composé, ou du plus connu au moins connu, c'est-à-dire, des idées simples connues, aux idées composées moins connues.

Ramener les idées les plus composées à leurs plus simples élémens.

S'assurer si ces idées sont exactement conformes aux choses ou aux rapports qu'elles représentent.

Ne supprimer jamais aucune idée intermédiaire.

Trouver enfin les signes qui doivent servir à la fidèle expression de ces idées.

C'est à la faveur de ces principes, simples et invariables comme la nature d'où ils émanent, que l'abbé de l'Épée se frayera à lui-même et tracera à ses élèves la seule route qui conduise au véritable savoir. Il n'est que trop certain que nous ne pouvons pas acquérir des idées exactes des choses, si nous ne sentons, si nous ne *voyons* les rapports qui existent entre nous, les sujets de ces rapports, et les signes qui les représentent. Savoir, en ce cas là, ne sera jamais qu'avoir bien *vu*. « Nul ne possède, dit

» judicieusement Bacon, que les connaissances
» qu'il peut en quelque sorte créer. »

En décomposant donc avec précision chacune de ses idées ; en établissant une correspondance exacte entre elles et leurs signes, notre instituteur s'accoutumera lui-même et accoutumera ses élèves à raisonner juste : l'idée et le signe, intimément liés entr'eux, ne laisseront jamais de place au vague du discours.

En veut-on de nombreux exemples ? Qu'on jette un coup d'œil sur les différentes analyses qu'il nous présente dans son *Institution des sourds et muets*. On y verra l'explication qu'il leur faisait des *facultés mentales*, des *idées*, de la *perception*, du *jugement*, etc., en les acoutumant ainsi à cette *intuition* intime de leurs propres pensées, qu'il appelait, en bon métaphysicien, *voir par les yeux de l'esprit* ; on y verra enfin toute la justesse d'un instituteur qui, dans l'enseignement de ses élèves, se conformait religieusement à ce principe, source de liaison dans les idées et par conséquent d'exactitude dans nos jugemens : « il
» s'agit de suivre, dit-il, la méthode des géo-
» mètres, de passer d'une vérité clairement
» connue à une qui ne l'est pas encore, mais
» qui en est une conséquence nécessaire » ;

d'un instituteur, en un mot, à la fois savant et se méfiant de ses forces, qui lorsque les sourds-muets ne comprenaient pas ce qu'il leur avait expliqué une fois, s'en attribuait la faute à lui-même, et recommençait l'opération avec une attention et une exactitude nouvelles, parce que « ce serait, disait-il, une preuve que je » n'en aurais pas des idées bien nettes, et que » je ne saurais pas choisir mes expressions. »

Voilà consignés dans ces phrases : « avoir des idées *bien nettes* ; choisir des expressions *convenables* » les deux principes qui présidaient à l'instruction élémentaire que l'abbé de l'Épée donnait à ses élèves. Ils sont si sûrs, ces principes, et d'une influence si salutaire, que la condition de l'espèce humaine s'améliorerait immensément, si l'*activité* mentale ne s'exerçait que sur des idées *bien nettes*, et sur des mots *choisis convenablement*.

Jettons maintenant un coup d'œil rapide sur l'excellence de quelques uns des moyens qu'employait l'abbé de l'Épée pour apprendre à ses élèves à *lire*, *écrire* et *compter*. Nous remarquerons spécialement trois qualités qui distinguaient son institution de toutes les autres écoles de l'enfance.

Il fit d'abord cette réflexion, féconde en

résultats, « tout ce qui disparaît promptement » ne fait point assez d'impression pour demeu- » rer dans la mémoire des sourds et muets. Il » faut donc, non des éclairs ni même des » représentations de quelques minutes, mais » des tableaux subsistants qui fixent les mêmes » mots sous leurs yeux. »

Voilà un moyen très-utile, suivi aujourd'hui avec succès dans quelques établissemens d'éducation, et dont auparavant on ne faisait usage que dans ceux qui étaient consacrés à l'étude des mathématiques.

Un bureau typographique contenant les lettres ou caractères de l'alphabet ; une ardoise où les sourds-muets les écrivaient avec un crayon ; des cartes sur lesquelles étaient écrits les noms des principales parties du corps humain ; des jetons pour leur apprendre à compter, et au moyen desquels ils parvenaient à se former, d'une manière *palpable*, l'idée des unités dont se composent les collections numériques, tels étaient les moyens efficaces dont se servait leur instituteur pour graver dans leur esprit, par l'entremise du *tact* et de la *vue*, les premiers rudimens de l'instruction.

Et pourquoi ce moyen de la *vue* est-il si efficace ? Parce que le mot qui me représente

un *objet*, peut rester sous mes yeux aussi long-tems qu'il m'est nécessaire pour que son idée se grave dans mon esprit : avantage que ne me procurera point le sens de l'ouïe, dont les impressions sont légères et fugitives comme l'air qui les transmet.

L'abbé de l'Épée avait recours par la même raison au dessin ; il est pour les sourds-muets, et devrait l'être aussi pour les enfans qui entendent, la première langue écrite. Ne rectifie-t-il pas en même-tems la *main* et les *yeux*, et par conséquent la faculté intelligente ?

Pour mieux arriver à ses fins, il avait conçu l'idée d'une galerie, que nous appellerons d'*instruction permanente* : galerie où étaient long-tems exposées aux regards des élèves les leçons qu'ils recevraient : idée bien digne d'un instituteur qui connaissait toute l'influence du sens de la *vue* sur l'instruction (*a*).

En second lieu : il leur présentait ces leçons plutôt comme un amusement que comme une tâche pénible. L'abbé de l'Epée connaissait à fond la mobilité naturelle des enfans, et sachant que l'instruction serait d'autant plus facile, d'autant moins fastidieuse qu'elle offrirait plus

(*a*) Voyez la note n.° 7, à la fin.

de variété, il établit dans son école cette maxime :

« Il suffira, dit-il, de les répéter (les leçons) par un ou deux enfans en présence des autres, et on ne supprimera cet exercice que lorsqu'on s'apercevra qu'il devient ennuyeux, parce qu'ils sauront tous ces mots comme nous savons notre *Pater*. »

Lamothe avait déjà dit dans ses Fables :

» L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

En troisième lieu : cette instruction se communiquait *mutuellement*.

« L'amusement, continuait-il, succède à » l'étude sérieuse, et pour cela quatre ou cinq » sourds et muets se saisissent du nouveau » condisciple et lui présentent des cartes où est » écrit le nom de chacune des parties de notre » corps..... Il n'est pas long-tems sans écarter » la main qui, en le conduisant, tracasse » son amour-propre. On le laisse faire..... Quel- » quefois il se trouble, puis souvent il réussit. » Mais alors il m'apporte avec complaisance les » sept ou huit cartes qu'il a bien arrangées pour » en faire un seul mot. Je le regarde, j'approu- » ve son ouvrage, et je l'embrasse : il croit déjà « être savant. »

Il n'est rien de si pénible, parce qu'elle est

contraire à la simple logique naturelle, que la manière avec laquelle on enseignait autrefois à lire aux enfans, car les noms donnés généralement dans les écoles à plusieurs consonnes séparées des voyelles, étaient en contradiction avec les sons qu'elles forment réunies à celles-ci. Quel tourment pour l'enfance!

« Nous avons su prononcer, dit l'abbé de
» l'Épée à cet égard, différens noms de notre
» langue avant d'apprendre à lire. La premiè-
» re de ces deux études s'était faite de notre
» part sans nous en apercevoir, et toutes les
» personnes avec qui nous vivions étaient nos
» maîtres sans s'en douter. Des prétendus experts
» nous ont introduits dans la seconde de ces
» sciences. Mais si nous y avons réussi, ce n'a
» point été leur faute : ils prenaient tous les
» moyens pour nous en empêcher. Peut-on
» imaginer rien de plus déraisonnable ? Enfin
» nous avons su lire, parce que nous avions
» plus de facilité que nos maîtres n'avaient de
» bon sens. Il n'en est pas de même de nos
» sourds et muets ; de la prononciation à la
» lecture il n'y a pour eux qu'un pas. Disons
» mieux : ils apprennent l'une et l'autre en
» même-tems. »

Quel simple et judicieux instituteur que l'abbé

de l'Epée ! Dans l'enseignement élémentaire de ses élèves, il n'empruntait rien que de la force de la raison et de la vérité.

Fixons encore ici notre attention sur une qualité de notre savant, qui le distinguait dans le monde littéraire. Nous voulons parler de l'amour ardent qu'il avait pour la vérité, et qui le portait à faire tous ses efforts pour désabuser l'Europe d'une erreur fatale à la propagation de sa méthode.

L'esprit d'exagération et de mystère s'était emparé, avant lui, de l'enseignement des sourds-muets ; ce fut souvent une mine à exploiter entre les mains d'un honteux monopole anti-littéraire, ou bien une vanité puérile (et quelle autre épithète pourrions nous lui donner?) qui se flattait de vaincre l'impossible.

L'abbé de l'Épée paraît, et tout change d'aspect. Puisant dans la justesse de son esprit la simplicité de sa méthode, et dans la bonté de son cœur le besoin de la rendre accessible au commun des hommes, le langage de la science et de l'honneur se fait entendre pour la première fois dans son ouvrage en ces termes :

« Il est bien à désirer, a-t-il dit, qu'on » défasse de ce préjugé, presqu'universel, que » l'institution des sourds et muets est une opé-

» ration très-difficile. Entretenir le public dans » cette pensée, ce serait de ma part un vrai » charlatanisme. L'ouvrage est extraordinaire, » j'en conviens, mais il n'est pas difficile. En » venant chez moi pour assister à mes leçons, » chacun s'attend à y voir un effort de l'art » pour faciliter le langage et développer l'intel- « ligence de mes élèves, mais on ne trouve » qu'une méthode très-simple qui se saisit à » l'instant, et dont on conçoit tout d'un coup » la liaison infaillible avec le succès. »

Voilà tout l'abbé de l'Epée comme vrai savant, ennemi de l'erreur, ainsi que de la supercherie. Son âme pure et généreuse est toute entière dans ces paroles, comme elle est toute entière dans ses ouvrages et dans ses actions.

Pourquoi les esprits de la trempe de celui de l'inventeur de la méthode des signes aperçoivent-ils la vérité dans toute sa simplicité? C'est parce qu'ils la cherchent sans autre but que celui de l'utilité du genre humain. Avec des vues moins pures l'erreur et la vérité se confondent facilement, car dès lors l'esprit et le cœur commencent à être divisés d'intérêt.

Avant de finir notre première tâche nous ne voulons pas omettre ici trois observations, qui nous paraissent avoir échappé jusqu'à ce jour

l'attention de ceux qui se sont occupés de l'histoire de l'instruction élémentaire.

L'enseignement au moyen du langage d'action a dû être pour les métaphysiciens, du tems de l'abbé de l'Épée, un nouveau sujet de réflexions très-lumineuses sur les opérations mentales, et sur les effets du langage en général.

La nouvelle école présentait l'idée la plus *sensible* et par conséquent la plus *précise* des véritables fonctions que font à l'égard de notre esprit, les élémens du discours, appelés *nom*, *pronom*, *verbe*, *préposition*, *conjonction*, etc.

N'est-il pas très-probable que sans l'invention de l'abbé de l'Epée, nous ne posséderions pas cette théorie judicieuse, par laquelle Condillac démontre que tout système de signes, toute langue, est un moyen d'analyse, plus ou moins complet, non-seulement pour la communication de nos idées, mais plus particulièrement encore pour donner à ces idées de l'étendue et de la consistance ?

Nous invitons nos juges à vouloir bien fixer plus particulièrement leur attention sur ce qui a été dit dans cette première section. C'est, à notre avis, du plus grand intérêt pour la saine philosophie élémentaire, d'autant plus

que personne n'a fait jusqu'à présent, l'analyse que nous venons de faire du système des signes méthodiques et des principes de son inventeur.

Nous espérons aussi qu'ils réfléchiront sur les trois observations précédentes et sur les notes à la fin, n.° 2 et n.° 5. Quant à nous, nous regardons comme très-probable que Condillac a été inspiré par les leçons de l'abbé de l'Épée (peut-être sans s'être aperçu d'abord lui-même de toutes les conséquences de son inspiration), et il est de fait que le mécanisme du langage n'a été si bien connu ni mieux approfondi qu'après l'invention du système des signes méthodiques, et la publication des écrits de Condillac et d'autres littérateurs philosophes, postérieurs à celui-ci. Nous ne voudrions pas certainement donner ici des conjectures pour des réalités ; mais il nous semble que, quoique pour le moment nous ne puissions pas donner des preuves irrécusables de notre manière de voir, nous le pourrions, néanmoins, si nous nous occupions exclusivement de ce sujet. Peut-être le ferons nous un jour, ou bien l'histoire approfondie de la littérature philosophique s'en chargera-t-elle à l'avenir, et avec succès. Le sujet est bien plus intéressant

qu'il ne le paraît au premier abord. En cas de succès, la gloire rejaillirait toute sur l'abbé de l'Épée : *Hoc erat in votis!*

Nous insistons sur cette idée, quoique nous connaissions tout le mérite d'un assez grand nombre d'écrivains, antérieurs à l'invention de la méthode des signes, qui ont fait faire des progrès étonnans à la science des idées et à celle du langage articulé. La pratique d'un système de signes dont la nature est de représenter, de *décrire directement à l'esprit des idées* a dû être, et peut être encore, une source d'inductions philosophiques très-importantes.

Ici finit notre première tâche ; passons à la suivante.

SECONDE SECTION.

Nous venons de considérer l'abbé de l'Épée comme un instituteur qui procurait à *l'esprit* de ses élèves des moyens sûrs d'acquérir des idées élémentaires, exactes et précises des choses. Notre seconde tâche sera d'exposer le mode d'éducation par lequel il excitait dans leur *cœur* des sentimens vertueux. Ces deux choses complètent le vrai système de l'instruction et de l'éducation de l'homme.

Dans la troisième section nous présenterons

les sublimes vertus dont l'abbé de l'Épée a été le modèle, et un grand modèle, sur la terre.

Nous dirons donc : *l'abbé de l'Épée formait le* cœur *de ses élèves à la vertu, à la moralité des actions humaines, des devoirs religieux et civils*, en éclairant toujours leur esprit ; c'était sa méthode : il ne s'en est jamais écarté, parce qu'il savait que le premier, le seul mérite de la science, est dans son utilité réelle, c'est-à-dire, qu'il n'y a que le *vrai* qui soit utile à la morale.

« Il faut, dit-il, savoir qu'on a une âme et » que le rideau qui la cache elle-même à elle- » même, soit tiré avant qu'elle puisse découvrir » le sceau de la divinité qui est naturellement » empreint en elle d'une manière ineffaçable. »

Il commençait en conséquence par donner à ses élèves de simples notions sur l'âme, en leur disant :

« Ce qui pense au-dedans de nous-mêmes s'ap- » pelle notre *esprit*, et ce qui aime s'appelle » notre *cœur*.

« L'idée de corps se présente à notre esprit » sous des formes, sous des couleurs.

» L'idée d'une âme qui pense et qui raisonne, » se présente à notre esprit sans aucune forme, » sans aucune couleur.

« Vous avez donc un corps qui mange, qui » boit, qui marche et qui se repose; et une » âme qui pense, qui juge, qui aime et qui » haït. Votre âme ne peut ni manger, ni boire, » ni dormir, ni marcher et ensuite se reposer. » Votre corps ne peut ni penser, ni juger, ni » aimer, ni haïr. »

Au moyen de ces notions *qui*, (c'est l'abbé de l'Épée lui-même qui parle) *sont véritablement simples et que les sourds-muets saisissent avec autant d'empressement que de facilité*, il les élevait jusqu'au principe auquel se rattachent toutes les certitudes humaines (*a*); c'est-à-dire, qu'il les introduisait au sentiment de leur propre existence.

D'après ces opérations les disciples de la méthode des signes, s'élèveront facilement, et presque d'eux-mêmes, au sentiment raisonné de l'existence nécessaire de l'auteur de toutes les existences.

» Dès que la distinction de l'âme d'avec le » corps, continuait-il, est clairement établie, » l'âme des sourds et muets, duement avertie » de sa supériorité et de sa noblesse, ne de- » mande plus qu'à nous suivre partout où nous

(*a*) Je pense, donc j'existe. *Principe du grand Descartes.*

» voudrons la conduire. Elle vole dans le ciel,
» revient sur la terre et descend dans les abîmes
» avec autant de facilité que la nôtre. Il ne
» s'agit plus que de leur parler clairement,
» suivant la méthode des géomètres ; c'est-à-
» dire, en passant d'une vérité clairement con-
» nue à une autre qui ne l'est pas encore, mais
» qui en est une suite nécessaire.

» Ils voyent de leurs yeux qu'une maison ne
» se bâtit pas elle seule, et qu'une montre ne
» se fait point elle-même. Ils admirent cette
» petite machine sans qu'on leur suggère qu'il
» a fallu beaucoup d'esprit pour l'inventer. Mais
» lorsque nous leur montrons sur une sphère
» artificielle les mouvemens périodiques de la
» terre et des planètes au tour du soleil, et
» qu'ils en voyent l'exécution en petit dans la
» savante horloge de M. Passemont, c'est alors
» que leur âme s'étend et s'élève avec des
» sentimens de joie et d'admiration, que
» toutes nos expressions ne peuvent rendre.
» Bientôt leur surprise tient de l'extase, lors-
» que montant jusqu'aux étoiles fixes, nous
» leur annonçons quelle est leur distance de
» la terre et leur éloignement les unes des
» autres.

» C'est alors qu'ils conçoivent qu'une machine

» aussi prodigieusement immense et qui ren-
» ferme tant de beautés, plus ravissantes les
» unes que les autres, est nécessairement l'ou-
» vrage d'un esprit infini et d'une puissance
» qui n'a point de bornes. Ils voyent et com-
» prennent l'usage que les artisans font de
» leurs outils pour la fabrication de leurs
» ouvrages, mais il n'est pas nécessaire de leur
» dire qu'il a été impossible d'en employer
» aucun pour la fabrication de l'univers.

» Si nous leur disons que celui qui a fait
» toutes ces choses n'a ni corps, ni figure, ni
» couleur et qu'il ne peut tomber sous nos sens,
» à peine daignent-ils fixer leurs regards sur
» cette proposition, parce que leur bon sens leur
» dicte qu'il est impossible de concevoir en lui
» des yeux, des oreilles, des pieds et des
» mains. C'est ce que nous appelons être un
» *esprit pur*, dont les opérations ne peuvent
» être empêchées ni retardées comme les nôtres
» le sont par la pesanteur de nos corps.

» Il est tems alors de leur annoncer que celui
» dont les ouvrages les transportent d'étonne-
» ment, est le Dieu devant lequel nous nous
» prosternons; que c'est un esprit éternel,
» indépendant, immuable, infini, qui est pré-
» sent partout, qui voit tout, qui peut tout,

» qui a créé toutes choses et qui les gouverne
» toutes.

» Il ne s'agit point ici de courir à grands
» pas; avancer de l'épaisseur d'un ongle sans
» avoir été compris jusque dans le dernier point
» qui a précédé immédiatement, c'est tout
» perdre. Mais si les démarches sont lentes,
» on est bien dédommagé par les nuances
» successives de respect envers Dieu, dont on
» aperçoit les progrès dans le cœur de ces jeu-
» nes personnes, et qui sont ordinairement
» proportionnés aux connaissances qu'elles ac-
» quièrent..... »

Ici il donne un échantillon de la manière qu'il avait de procéder avec ses élèves dans l'explication des propriétés divines.

« Vous n'avez point toujours été dans ce
» monde, disons-nous à nos disciples; vous
» n'existiez pas il y a trente ans. Vous êtes
» venus au monde comme tous les enfans dont
» vous apprenez tous les jours la naissance.
» Votre père était avant vous; votre grand-père
» était plus ancien; votre bisaïeul et votre tri-
» saïeul l'étaient encore davantage: chacun
» d'eux à son tour a eu son commencement.
» C'est Dieu qui les a formés dans le sein de
» leurs mères, et alors ils ont commencé d'exis-

» ter. Il en a été de même de tous les autres
» hommes qui sont nés et qui sont morts depuis
» le commencement du monde. Mais celui qui
» forme tous les autres, n'a pu être formé par
» aucun autre qui fut plus ancien que lui : il n'a
» donc point eu de commencement. Ce n'est pas
» tout : vos pères et grands-pères, bisaïeuls et
» trisaïeuls sont morts : vous mourrez aussi
» quand il plaira à Dieu. Ils ont eu une fin dans
» ce monde ; vous en aurez pareillement une,
» lorsque vous mourrez. On a mis leurs corps
» dans la terre lorsque leur âme s'en est sépa-
» rée ; on y mettra aussi le vôtre. Mais Dieu
» ne mourra point : il n'aura jamais de fin ; il
» a toujours été et sera toujours. Voilà ce que
» signifie ce mot *éternel.* »

Il suivra la même méthode dans l'explication des attributs de l'Être suprême : « L'indépen-
» dance et les autres perfections de Dieu, dit-
» il, s'expliquent de la même manière, *à magis*
» *noto ad minus notum.* Il ne s'agit point de
» démonstrations philosophiques ou théologi-
» ques : il est uniquement question de se faire
» entendre, et on y réussit par cette simplicité. »

C'est ainsi que le sage instituteur, allant toujours au vrai par le vrai, conduisait ses élèves à la connaissance et à l'usage raisonné de leur

richesse intellectuelle. Bientôt il leur apprendra à raisonner aussi leur richesse morale, en leur expliquant l'histoire de la création.

Mais incapable de s'élever à la hauteur de la pensée de notre instituteur, le *demi-savoir*, dont nous avons déploré au commencement les funestes effets, n'eut pas honte de lui adresser l'objection suivante : « Pourquoi s'en tenir » à la religion, et ne pas donner aux sourds et » muets une multitude de connaissances naturelles, dont ils auront besoin dans les maisons » dont ils feront partie? »

Mais cessons de nous élever encore contre ce *demi-savoir présomptueux* ; traitons-le au contraire avec la même indulgence que l'abbé de l'Épée avait pour lui, et félicitons-nous en quelque sorte du bien qu'il produisit, sans le vouloir. N'est-ce pas à ses attaques, toujours déconcertées, mais toujours renaissantes et toujours variées, qu'on doit, en grande partie, l'essor que le génie de l'illustre inventeur prenait dans ses nouvelles méditations ?

« Je crois, répondait-il à ses adveraires, » qu'on n'y pense pas en formant cette objec- » tion. Je ne me déterminerais pas aisément à » circonscrire leurs facultés intellectuelles dans » des bornes étroites, ayant un moyen de leur

» donner plus d'activité et plus d'étendue. Il
» faut que l'instituteur leur apprenne la langue
» toute entière, ou ne pas s'en mêler. Il doit
» donc choisir pour leur instruction une suite
» de sujets qui leur donne occasion d'employer
» tous les mots. Mais qu'on y prenne garde : il
» est question d'attirer les yeux des sourds et
» muets, de fixer leur attention, et de leur
» plaire ; sans cela nous ne tenons rien. Or,
» l'histoire complète de l'ancien et du nouveau
» peuple a cet avantage au dessus de toute autre
» matière qu'on choisirait pour leur appren-
» dre la langue, qu'elle attire leur attention
» et ne les ennuye jamais. Chaque pas qu'on
» fait avec eux dans une histoire à la tête de
» laquelle on trouve un Dieu créateur, les
» étonne, les élève, les enchante. Viennent
» ensuite les histoires personnelles d'Adam,
» de Caïn et d'Abel, de Noé, d'Abraham et
» de Joseph, de Moïse, etc., qui forment au-
» tant de tableaux dont chacun fait sur leur
» esprit les impressions les plus vives. Tout
» change en eux, leur visage, leur maintien
» la manière de se présenter et de nous abor-
» der. Ce ne sont plus les mêmes personnes.

« On nous demande pour eux des connais-
» sances naturelles ; mais les ouvrages de la

» création ne leur en ont-ils pas donné ? J'ose
» dire qu'ils en ont plus que le très-grand
» nombre de ceux qui entendent et qui par-
» lent..... Il n'est aucune chose, dans quelque
» autre ordre que ce puisse être, dont l'his-
» toire très-détaillée de l'ancien et du nouveau
» Testament ne nous donne occasion de parler,
» et par conséquent d'employer dans des phra-
» ses, toujours plus ou moins intéressantes,
» les différens mots que nous avons expliqués
» par des signes méthodiques sur la muraille
» ou sur le papier. Et on ne voudrait pas que
» nous choisissions un fonds aussi riche qui leur
» procure sans cesse un nouveau plaisir, en
» même-tems qu'il forme leur esprit et leur
» cœur ? »

Rien n'est plus digne de l'auguste sacerdoce exercé par l'inventeur des signes méthodiques envers ses élèves, que les leçons précédentes dictées par cette « Philosophie de la raison, *comme on vient de la caractériser, à juste titre, dans un ouvrage classique* (*a*), qui a été et qui sera toujours appelée comme auxiliaire par les

(a) *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, *considérés relativement aux connaissances humaines*; par M. Degerando.

sublimes intérêts du christianisme. » Et nous ajouterons à l'autorité de cet écrivain celle de St. Cyrille, qui appelait cette philosophie *catechismus ad fidem* ; et celle de St. Clément d'Alexandrie qui définisait les philosophes ainsi : *philosophi apud nos dicuntur qui amant sapientiam, quæ est omnium magistra.* L'abbé de l'Épée en préparant par ces leçons, simples et élémentaires, l'esprit des sourds-muets à l'acquisition des connaissances naturelles, les conduisait par degrés à celles de *nos mystères, autant que la faiblesse humaine peut y atteindre, et que nous devons croire, quoique nous ne les comprenions pas.* Telles sont ses expressions ; telle est sa profession de foi.

Quel exemple présentait à l'Europe une institution où la réflexion est exercée de préférence à l'imagination et à la mémoire, et où l'exactitude et la précision deviennent aussi familières au maître qu'aux élèves ! Avait-on vu jusqu'alors un instituteur de l'enfance comparable à l'abbé de l'Épée, ni un mode d'enseignement plus *direct*, plus *graduel*, plus *analytique*, et par conséquent plus favorable au développement de la raison naissante et à la formation du cœur à la vertu ? La manière dont les élèves d'une telle méthode jugeaient de la signification des

mots, les exposait-elle à ne saisir cette signification qu'avec ce funeste *à peu près* dont parle Condillac, et qui peut fausser nos idées pour toute la vie? Il s'en faut de beaucoup. Les élèves de l'abbé de l'Épée, il l'a dit, (et le précepte est évidemment infaillible) ne devaient point *courir à grands pas*; leur marche devait être *lente*, ils ne passaient jamais d'une idée à une autre idée, sans que la dernière fut *comprise:* c'est pourquoi leurs progrès étaient sûrs et infaillibles. Dans la méthode des signes point d'idées intermédiaires qui restent sans explication, point d'intervalles *à franchir*. Les bonnes éducations, les éducations soignées imiten la nature : celle-ci ne se *presse* jamais ; sa marche est toujours *graduelle*, *progressive*.

Qu'elle a été grande et heureuse l'inspiration de l'abbé de l'Épée en inventant sa méthode! Il a offert à la raison le type de cette instruction élémentaire, civile et religieuse, qui peut seule convenir à la dignité de l'homme, et contribuer à la civilisation et à la véritable prospérité des nations. Le système des signes méthodiques, en exerçant l'*activité* mentale, n'a principalement en vue que la science, la sagesse et le bonheur des individus.

Malheureusement cette instruction, éminem-

ment morale, parce qu'elle est profondément savante, n'avait pas été considérée jusqu'ici sous le rapport général dont nous venons de faire l'exposé.

Réduite aujourd'hui, par nos considérations, à sa juste valeur, ce sera aux instituteurs de la jeunesse à appliquer tous ses moyens d'exécution à l'instruction commune. Pénétrés de l'esprit d'analyse dans lequel ces moyens ont été conçus, ils s'y conformeront en assujettisant leurs élèves et en s'assujettisant eux-mêmes à la *nécessité*, au travail de décomposer et de recomposer leurs idées pour n'en avoir que de *bien nettes*, et afin de les exprimer d'une manière *convenable*; c'est-à-dire, en ne se servant jamais que du *mot propre.* Malheur à l'école dont le maître prétendrait au privilége de se soustraire à l'empire de cette loi universelle ! Il ne l'obtiendrait point impunément ; lui et ses élèves ne seraient jamais en état de se rendre compte à eux-mêmes de la génération et de la filiation de leurs pensées, ni de la véritable manière de les exprimer.

A l'égard de ce mode d'enseignement de l'abbé de l'Épée, et nous le répétons à dessein, la nature traite si impartialement et l'enfant sourd et l'enfant qui entend, qu'il est très-

exact de dire, sans aucune restriction, que si *tout est à faire avec les sourds-muets*, *tout est aussi à faire avec les enfans qui entendent*.

L'enfant qui entend sait, il est vrai, un grand nombre de mots de la langue maternelle, dont il apprit la signification par les *circonstances* où il les a entendus prononcer. Mais les seules circonstances sont-elles toujours le véritable interprète des mots et de tous les mots ? Les enfans qui les auront entendus prononcer y attacheront-ils le sens précis pour lequel ces mots ont été principalement institués? Ne sont-ils pas au contraire exposés à méconnaître ce sens, ou à attacher à ces mots des idées inexactes ou fausses ? L'enfant doué de tous ses sens a donc besoin d'être élevé par des instituteurs qui *analysent et le fassent analyser avec eux*; des instituteurs enfin qui, habitués à réformer les notions incertaines ou vagues de leur première éducation, et à se rendre compte à eux-mêmes de chacune de leurs idées, sachent *conduire cet enfant*, comme faisait l'abbé de l'Épée avec ses élèves, *des idées sensibles aux idées abstraites, par des analyses simples et méthodiques*. En d'autres termes : il faut apprendre aux enfans à connaître de bonne heure leurs forces intellectuelles,

à les consulter, et à en faire un usage habituel; c'est alors, et seulement alors, que leurs pensées seront distinctes et claires, et leur langage exact, précis, et, pour ainsi dire, transparent.

En résumé, le véritable, le seul art de l'instruction et de l'éducation élémentaire, consiste dans l'observance de cette maxime que nous avons établie plus d'une fois dans cet éloge, et qu'on ne peut répéter assez: « Les enfans, » soit qu'ils apprennent avec le langage d'action » ou avec celui des sons articulés, doivent être » mis dans le cas *qu'ils sachent demander, et* » *qu'ils demandent en effet à leurs propres idées,* » *la connaissance des choses.* » C'était la méthode inductive du grand Socrate, celle qui convient à l'instruction des jeunes gens appelés aux premiers rangs de la société, la seule propre à rendre tous les hommes meilleurs, et par conséquent plus heureux. Pour l'abbé de l'Épée, comme pour Socrate, *science* et *sagesse* étaient des mots qui exprimaient des idées inséparables.

Honneur, éternel honneur aux inventeurs des méthodes savantes et des institutions généreuses! gloire à l'instituteur qui, comme l'abbé de l'Epée, sentant et respectant sa dignité, accroît indéfiniment sa puissance par la vertu, et s'aide de ses faveurs pour étendre ses lumières,

et celles de ses élèves ! « Notre âme, disait un » ancien philosophe chrétien, s'élargit d'autant » plus qu'elle se remplit. » Il n'est rien de si vrai que cette maxime ; et l'homme, fait à l'image de l'être à qui la spiritualité et l'intelligence appartiennent par essence, a devant lui, dans le christianisme, une sphère incommensurable d'*activité* mentale et de *perfectibilité* indéfinie à parcourir.

Il résulte des observations que nous venons de faire dans la première et dans la seconde section, relativement aux qualités de l'abbé de l'Épée comme instituteur, qu'il était une de ces têtes bien faites que le célèbre Montaigne désirait dans les maîtres de l'enfance, lorsqu'il disait : *je désire plutôt qu'ils ayent une tête bien faite, que bien remplie.* Pensée profonde, digne de ce moraliste ! C'est pourquoi ce mode d'enseignement est si analytique, et si propre à meubler l'esprit des enfans d'idées élémentaires, exactes et précises, et à exciter dans leur cœur des sentimens purs, nobles, avantageux à eux-mêmes et à leurs semblables. Il est à la fois l'*excitateur* et le *contrôle* des opérations intellectuelles, et cela doit lui attirer la considération des savans du dix-neuvième siècle, riche de l'héritage de tant de siècles. Dans l'état actuel

des sciences et des lettres il n'est pas donné qu'au seul *esprit d'analyse* de généraliser et de rendre de plus en plus élémentaires nos connaissances ; et jamais l'enfance n'a plus besoin d'analyses succintes et fréquentes que lorsqu'elle appartient à une nation qui possède d'immenses trésors de connaissances scientifiques et littéraires. L'écrivain cité dans la note, page 47, a dit, avec profondeur : « La méthode analytique » n'abrège que parce qu'elle généralise ; et elle » ne surcharge la mémoire de moins de faits que « pour donner à la pensée plus d'étendue. A me- » sure que l'Europe avance en âge et acquiert » des connaissances, l'analyse devient plus néces- » saire ; l'analyse est aux connaissances humaines » ce que l'or est à l'abondance des autres métaux, » un signe plus portatif. »

En arrivant ici nous demanderons encore à nos juges quelques momens d'attention sur une question accidentelle.

Nous venons de dire que les nouveaux instituteurs de la jeunesse doivent mettre à exécution avec leurs élèves les moyens et les procédés de la méthode des signes.

Mais, demandera-t-on, le moyen du langage d'action doit-il être aussi habituellement mis en usage dans les écoles des enfans qui enten-

dent ? Nous dirons que non : le langage des sons articulés doit être adopté de préférence dans ces écoles, quoiqu'on ne puisse se dissimuler l'avantage que l'on retirerait en y exerçant les élèves au langage d'action, comme le souhaitait son inventeur.

« On a souvent désiré, dit-il, une langue
» universelle avec le secours de laquelle les
» hommes de toutes les nations pourraient
» s'entendre les uns les autres. Il me semble
» qu'il y a long-tems qu'elle existe et qu'elle
» est entendue par-tout. Cela n'est pas éton-
» nant : c'est une langue naturelle ; je parle
» de la langue des signes. Mais elle n'a
» pas été jusqu'à présent d'un grand usage
» parce qu'on l'a toujours retenue dans son
» état brut, sans la perfectionner en l'astrei-
» gnant à des règles. Quelques personnes ont
» pensé que notre art des signes la tirerait
» de cet état d'enfance et pourrait la rendre
» très-utile. Je n'ose le dire, et j'abandonne le
» jugement à d'autres ; mais il me semble que
» en laissant à chaque nation le langage qui
» lui est propre, la langue des signes métho-
» diques, à laquelle il serait très-facile d'ac-
» coutumer les enfans dans les académies et
» les colléges, deviendrait un centre d'union
» entre tous les hommes. »

« Chaque Souverain dans ses états respectifs
» pourrait ordonner aux maîtres, chargés de
» l'instruction et de l'éducation des enfans,
» de les former à ce langage, qui ne serait
» qu'une espèce de jeu pour leurs élèves. Tout
» pays qui voudrait faire schisme avec le reste
» de l'univers, se priverait par sa faute des
» avantages qui peuvent en résulter. »

Parlant ensuite de l'utilité du système des signes et de l'ignorance de ceux qui refuseraient d'en faire usage, l'abbé de l'Epée s'exprime en ces termes :

« Plaise à Dieu que ces gens de routine
» qui ne connaissent qu'une porte, un che-
» min, un escalier pour arriver à l'esprit des
» autres, ne fassent jamais naufrage chez les
» Iroquois ou quelqu'autre peuple barbare!
» Devenus à l'instant sourds et muets, puisqu'ils
» ne pourraient ni entendre ce qu'on leur di-
» rait, ni se faire entendre eux-mêmes au milieu
» d'un peuple pareillement sourd et muet à leur
» égard, comment s'y prendraient-ils, eux
» qui ne connaissent d'autre moyen de com-
» munication de nos idées que la langue et les
» oreilles? Ils seraient certainement à plaindre.

« Les Français, les Italiens, les Espagnols,
» les Allemands et les Anglais ont chacun leur

» langue ; mais s'ils ne connaissent chacun que
» celle qui leur est propre, et que vous les
» transportiez hors de leur pays, la langue des
» signes devient la seule dont ils puissent se
» servir ; et elle a cet avantage incomparable
» au dessus de toutes les autres, qu'elle se fait
» également entendre dans tout pays et par
» toute nation. Une langue qui jouit incontes-
» tablement de ce double privilége d'être natu-
» relle à tous les hommes, et plus expressive
» en elle-même que toutes les autres, serait-
» elle donc la seule qu'il fut impossible de
» perfectionner, en l'assujettissant à des règles ?
» On le croirait, parce que n'en ayant pas eu
» besoin pour soi-même, et ne s'étant pas
» trouvé (comme nous) dans la nécessité d'en
» faire usage, on ne s'est point avisé de faire
» cette recherche, quoiqu'elle fut très-intéres-
» sante pour une partie considérable de l'hu-
» manité (*a*). »

(*a*) Ces réflexions de notre auteur, et la considération de ce que dans le langage d'action l'*esprit opère immédiatement sur les idées*, nous ont décidé à travailler, depuis quelques années, à la composition d'un *dictionnaire de signes d'action analogiques*. Cet ouvrage, quoique lent et pénible, est déjà très-avancé. C'est à Paris, où nous devons nous rendre avant de retourner dans notre patrie,

Nous croyons pouvoir nous permettre ici une courte digression avant de passer à notre troisième tâche ; cette digression a une connexion directe avec le sujet purement philosophique et littéraire des deux sections précédentes.

Si le système des signes méthodiques, demanderons-nous à présent, n'a point servi de modèle aux établissemens d'instruction publique, à quoi faut-il en attribuer la cause? Pourquoi n'a-t-on adopté encore que quelques uns de ses moyens d'instruction ? Sans doute parce qu'on a toujours été généralement persuadé que ce système, n'ayant été inventé que pour les sourds-muets, n'appartenait pas au plan général d'enseignement et ne pouvait être appliqué qu'à eux. Les gouvernemens de l'Europe ont toujours été entraînés eux-mêmes par cette opinion. Aussi ne peut-

que nous espérons trouver des hommes instruits et des corps savans à l'examen desquels nous aurons l'honneur de soumettre notre travail, principalement dans la partie qui concerne la psychologie. Avec de si grands moyens de lumière le nouveau dictionnaire ne pourra que recevoir le sceau de perfection que nous aspirons à lui donner, tant sous le rapport psychologique, que sous le rapport littéraire, pour qu'il devienne universellement utile.

on malheureusement citer des faits, des expériences qui puissent en démontrer la fausseté.

Mais supposons pour un instant que quelques pères de famille, du tems de l'abbé de l'Epée, eussent conçu l'heureuse idée de lui confier leurs enfans pour qu'il fit sur eux l'essai de sa méthode, pour qu'il les confondit dans les classes avec ses élèves sourds-muets. On n'aurait pas tardé à s'apercevoir de leurs progrés. Outre l'instruction élémentaire qu'ils y auraient reçue, ils auraient dû à la nature même du nouveau procédé, la connaissance, toujours utile et quelquefois nécessaire, du langage d'action; une perspicacité extraordinaire dans la manière de voir, de considérer les objets sous leurs principaux points de vue, et une facilité peu commune pour lire dans les yeux, dans les mouvemens, sur la physionomie de leurs semblables, les affections secrètes de leur âme; ils auraient enfin contracté l'habitude du silence, et par conséquent de la réflexion.

Instruits par l'expérience, les gouvernemens éclairés et bienfaisans auraient encouragé ce nouveau mode d'instruction. Dès lors se serait formée une pépinière de jeunes gens destinés à propager leurs connaissances, et le nouveau moyen de les acquérir. Bientôt leur supériorité

sur les autres instituteurs aurait été généralement reconnue. Ils se seraient distingués par l'exactitude de leurs idées, par la clarté du langage, par la douceur et la patience dans l'exercice de leurs fonctions : ils auraient été les amis, les pères de leurs élèves. Ces qualités sont toutes dans la méthode même : elle porte l'empreinte des vertus, comme du génie de son auteur.

TROISIÈME SECTION.

Et quel homme plus digne de se rendre le précepteur et l'interprète de toutes les vertus, que celui qui, dans le cours d'une longue vie, en offrit le parfait modèle ? « C'est le cœur, a dit » un écrivain français, qui donne à tout ouvrage » humain le véritable sceau de l'humanité ; » l'esprit seul ne suffit pas. C'est au foyer sacré de » l'âme que tout véritable génie peut et doit » s'allumer ; c'est de là qu'émanent, comme » d'une source pure et féconde, la chaleur et la » vie répandues dans toutes les actions humaines, » qui autrement ne respirent pas et sont comme » inanimées. »

Il est presque impossible de trouver une âme plus pénétrée de cette *chaleur* et de cette *vie*

que celle de l'abbé de l'Épée. Quoique d'un esprit supérieur, cet homme célèbre n'aurait probablement pas terminé une entreprise qui offrait tant de difficultés, qui exigeait tant de cette *longue patience* qui, comme il a été dit, est la mère des grandes et des heureuses pensées, si la charité n'eut enflammé son âme d'une ferveur *toute puissante*. Les services qu'il venait de rendre aux sourds-muets français par l'invention de sa méthode et par l'institution formée pour eux à Paris, ne suffisaient point encore au zèle ardent, inextinguible dont il était animé. Dès ses premiers progrès le nouvel apôtre a déjà pensé aux infortunés des autres nations ; il s'adresse à leurs Souverains, les attendrit par ses discours, les persuade par ses succès, et des écoles vont s'établir dans l'étranger. Il mourra content ; l'Europe, l'univers entier participera à son héritage.

« Je ne regarde point non plus, avait-il écrit » à l'abbé de ***, avec un œil indifférent les » sourds et muets des nations qui nous envi- » ronnent. C'est uniquement pour eux que je » me suis appris à moi-même, avec le secours » des méthodes et des dictionnaires, les langues » italienne, espagnole, allemande et anglaise, » autant qu'il m'était nécessaire pour composer

» mes traités dans ces quatre langues, comme
» en latin et en français. Je suis même disposé
» à apprendre toute autre langue dans laquelle
» il faudrait instruire un sourd et muet qui me
» serait amené par l'ordre de la Providence.
» Puissent ces différentes nations ouvrir les
» yeux sur les avantages qu'elles retireraient
» de l'établissement d'une école de sourds et
» muets dans leurs pays !..... Puisse ne pas
» périr avec moi une œuvre, dont la religion
» et la société peuvent tirer de grands avan-
» tages ! »

L'abbé de l'Épée n'avait pas regardé non plus avec un *œil indifférent*, pour nous servir de sa modeste expression, les *sourds-muets-aveugles-nés* : il avait conçu une méthode pour instruire ces trois fois infortunés, dans le cas que quelqu'un se fut présenté à lui dans un état si déplorable (*a*).

Il était réservé au véritable père des sourds-muets de donner un exemple, inconnu jusqu'alors : *il nourrissait ses propres élèves.* « Sans autre ressource, dit le nouveau Diction-
» naire historique, qu'une modique fortune
» d'environ douze mille francs de rente, le

(*a*) Voyez la note n.° 8 à la fin.

» moderne instituteur soutint seul tous les frais
» de son établissement. »

Les grands du siècle, qui, comblés de tous les biens de la fortune, ne savent faire ni leur propre bonheur ni celui des autres, parce qu'ils ignorent que la félicité ne consiste que dans la bienfaisance, ne pourront jamais concevoir comment l'abbé de l'Épée, réduit à un si modique patrimoine, a pu être très-heureux en vivant au milieu de la fastueuse capitale de la France, au sein de sa famille, c'est-à-dire, des sourds-muets pauvres, qu'il regardait comme ses enfans, et auprès desquels il trouvait un asile sûr contre ce vide qu'éprouvent sans cesse ceux qui n'ouvrent à l'infortune ni leur bourse ni leur cœur.

L'abbé de l'Épée avait aussi des élèves sourds-muets riches qui payaient leur pension, mais non pas leur instituteur : il était si indépendant de l'or et des richesses ! Pourrait-il, d'ailleurs, le prix de l'or contrebalancer le prix des nobles soins d'un maître, qui faisait consister son bonheur et celui de ses élèves en tout ce qui excite l'*activité* mentale, donne de l'étendue et de l'élévation à la pensée, et ennoblit l'âme ? Le mérite des bons instituteurs, des instituteurs pères éclairés de leurs élèves, est tout moral;

il ne peut donc être dignement apprécié que par le cœur.

Ses sacrifices étaient eux-mêmes la source de ses plus douces jouissances. « Il se privait de tout, » dit le dictionnaire cité, pour que ses élèves » ne manquassent de rien. Dans le rigoureux » hiver de 1788, il se passait de bois et des » vêtemens dont il avait besoin. Les sourds-» muets fondant en larmes le forcèrent à outre-» passer sa dépense personnelle de cent écus; » il s'en consola difficilement, et repéta sou-» vent à ses élèves : *je vous ai fait tort de* » 300 *livres.* » Quel homme! »

Quelques Souverains étrangers rendirent hommage aux talens et aux vertus de l'abbé de l'Épée; ils visitèrent son établissement. Éclairés et bienfaisans, ces Monarques se sont empressés de profiter de ses lumières pour améliorer le sort des sourds-muets de leurs états.

De ce nombre fut l'Empereur Joseph II, qui lui demanda d'admettre à ses leçons une personne intelligente pour pouvoir répandre dans son empire un art si précieux. Il voulait lui donner une abbaye en Allemagne. Mais l'abbé de l'Épée lui répliqua : « Sire, ce n'est pas sur ma tête déjà courbée vers la tombe qu'il faut la placer. Il est digne d'un grand Prince de perpétuer ce qui est utile à l'humanité. »

En 1780 l'Ambassadeur de Russie vint le complimenter, de la part de sa Souveraine, et lui offrir un présent; il lui répondit: « Dites à Cathérine que je ne reçois pas d'or; mais que si mes travaux ont quelque droit à son estime, tout ce que je lui demande, c'est de m'envoyer de ses vastes états un sourd et muet de naissance à élever. »

L'abbé de l'Épée avait offert ses services aux nations de l'Europe, mais à condition, leur avait-il dit, *que je ne recevrai aucune récompense de quelque nature qu'elle puisse être.* Il avait fait cette offre en présence de sa conscience, qu'il n'avait jamais trahie!

L'abbé de l'Épée n'aspira non plus, ni dans sa patrie ni chez l'étranger, à de brillantes distinctions civiles; ces honneurs étaient pour lui bien au dessous du titre sacré d'*Instituteur des sourds-muets.* Son âme était si élevée et si indépendante et par la *science* et par la *foi*!

C'est ici l'occasion de donner un aperçu, quoique le plus succinct qu'il nous sera possible, du fondement sur lequel s'est élevé le temple, simple à-la-fois et majestueux, des vertus de l'abbé de l'Épée.

Ces vertus, cette charité surtout dont la flamme l'embrasait, et que nous avons dépeinte,

13

au commencement de cette section, en la caractérisant de *toute-puissante*, car il a tout pu avec elle et dans sa vie morale et dans sa vie littéraire ; ces vertus, disons-nous, étaient d'autant plus sublimes, d'autant plus dignes des regards de la divinité, du respect et de l'imitation des mortels, qu'elles avaient pour base des motifs surhumains, mais toujours raisonnables, toujours avantageux à ceux qui s'y conforment après en avoir fait un examen développé.

L'abbé de l'Épée, en homme qui cherchait la lumière du ciel dans le ciel même, c'est-à-dire, dans la raison, fille du ciel et sœur elle-même de la religion, avait fait cette étude approfondie et s'était convaincu lui-même de la sainteté et de l'importance de ces motifs, ainsi que de la grandeur et de l'infaillibilité des promesses de la parole éternelle.

De là cette conviction intime de son esprit sur l'obligation et l'intérêt qu'a toute créature de se rendre agréable au Créateur et utile à ses semblables. Il devint en conséquence un vrai savant théophile, c'est-à-dire, un homme plein, par conviction, de la charité, de l'amour de Dieu. Il a dû devenir, par le même principe, un vrai philantrope, c'est-à-dire, un homme

ami de ses semblables, *tout* pour tous, et *bon* pour lui-même. S'est-il lassé jamais d'exciter cette conviction en soi-même, et de la ranimer dans les autres ? Les sentimens nobles connaissent-ils des bornes ? Il avait une forte puissance d'âme et de volonté, qui lui faisaient envisager comme beaux et faciles les sacrifices qu'exigent les vertus du christianisme. Tel est et tel sera toujours le caractère distinctif des philosophes chrétiens, comme notre inventeur. « Ce n'est, à » dit un moraliste moderne, qu'en se dévouant » à ses opinions ou à ses sentimens, qu'on est » vraiment vertueux : c'est alors seulement qu'une » puissance céleste subjugue en nous l'homme » mortel. »

Un grand nombre de vérités aussi simples que fécondes en résultats importans viennent d'être énoncées dans ce petit ouvrage de circonstance, qui, par cette dernière raison, ne peut que subir le sort des écrits éphémères ; elles demanderaient à être développées, avec l'étendue convenable, dans un livre classique élémentaire.

Ces vérités découlent toutes, immédiatement ou médiatement, du grand principe que nous avons souvent proclamé dans le cours de cet éloge : l'*activité* mentale. Cette activité, déve-

loppée graduellement, constitue la grandeur de la nature humaine, et assure science, moralité et bonheur à ceux qui en feront l'usage convenable. Si l'abbé de l'Epée a été, comme nous l'avons dit au commencement, un homme vertueux, un grand homme, c'est parce que chez lui l'activité et l'énergie mentales ne furent jamais paralysées, comme elles le sont chez les âmes inactives et dépourvues de vraies connaissances.

C'est cette *activité* mentale, source de cette *unité* morale d'esprit et de cœur dont il était doué, qui lui dicta la résolution solennelle, le vœu auguste de n'aspirer jamais dans toutes ses actions qu'à des récompenses immortelles. Jamais résolution ne produisit des effets plus grands ni plus avantageux. Ils étaient proportionnés à l'élévation et à la bonté de leur cause !

Il nous a laissé un monument, vraiment imposant, de l'accomplissement de ses vœux dans ces nobles et pures paroles, qu'il adressait à ses aveugles adversaires. Peut-elle y être exprimée d'une maniere plus frappante la grandeur de sa *foi* et de ses *espérances* ?

« Nos contradicteurs, disait-il, ne savent » point et ne peuvent deviner quelle est la » sollicitude d'un prêtre qui, n'ayant éprouvé,

» depuis plus de soixante ans qu'il existe, aucun
» des fléaux personnels auxquels tous les enfans
» des hommes sont exposés, et craignant, avec
» justice, de vivre trop à son aise en ce mon-
» de, cherche du moins à gagner le ciel en
» tâchant d'y conduire les autres. »

Elles découlent de la même source cette vie et ces mœurs sacerdotales qui...... Mais notre plume doit s'arrêter ici. Pourrait-elle empiéter, dans un éloge presque tout littéraire, sur les droits de l'histoire du sacerdoce saint et éclairé? C'est à cette histoire à placer parmi ses nombreux modèles de science et de philantropie éminentes, l'apôtre inventeur des signes méthodiques.

Guidé par la douce et vive clarté de sa conviction religieuse, d'accord toujours avec sa raison, et en paix par conséquent avec son *cœur* et sa *conscience*, pouvait-il ce ministre d'un Dieu de bonté et de lumière, ne pas se rendre heureux lui-même sur cette terre d'exil, sur ce globe de vacillacions et de malaise intellectuels ?

Le bonheur du sage, du charitable instituteur des sourds-muets de Paris, ne saurait être pour nous un problême. La félicité a été et sera toujours l'apanage d'une vie active, pure

et bienfaisante comme la sienne. Il y a long-tems que le bonheur de la vertu, qui ne consiste, en dernière analyse, que dans le contentement de l'âme, c'est-à-dire, dans la parfaite harmonie de l'*esprit* et du *cœur*, a été comparé à l'*aspect d'un lac paisible qui réfléchit un ciel sans nuages.*

D'après nos recherches précédentes, dans lesquelles nous avons tâché d'invoquer tout ce que la métaphysique a de bien avéré, la logique de plus conséquent, et la critique de moins hasardeux, nous n'hésiterons point à présenter comme un résultat des plus intéressans cette consolante vérité ; elle peut être énoncée dans cette simple formule logique :

Celui qui est l'objet du programme de la Société royale académique des sciences de Paris, a été constamment l'expression de la science, de la vertu et du bonheur sur la terre. Son activité *mentale n'était que* force, vertu, raison, vérité et bienveillance !

Nous voilà enfin arrivé au terme de la triple tâche que nous nous sommes imposée en entreprenant cet éloge : tâche noble, tâche la plus chère à notre cœur ! Il est doux, il est même glorieux pour ce cœur de pouvoir payer, du

moins en partie, le tribut de sa reconnaissance à des services intéressans (*a*).

Nous finissons ici, ô de l'Épée, l'analyse de ton mode d'enseignement élémentaire. Il est si frappant d'ordre, de vérité et de lumière que nous n'eûmes pas besoin d'avoir recours à des efforts extraordinaires et pour en saisir la nature, et pour faire l'exposé fidèle de ses avantages. C'est le caractère distinctif des productions du talent de se prêter aux efforts communs de l'intelligence humaine. Nous avons tâché aussi de donner une idée exacte de tes qualités et de tes vertus, et nous croyons avoir réussi à l'égard de quelques unes de ces vertus. Mais a-t-elle su notre plume retracer, avec les couleurs qui seules leur conviennent, ta candeur, ta bonhomie et ta sublime simplicité? Pardonne donc s'il ne nous a pas été donné de nous élever si haut.

Charles-Michel de l'Épée était fils de Charles-Bernard de l'Épée, architecte du Roi, qui lui donna une éducation soignée. En père qui connaissait la limite où finit l'autorité pater-

(*a*) Nous avons dû nos premières notions sur l'art d'enseigner les sourds-muets, aux *institutions* de l'abbé de l'Épée.

nelle, et commence celle des enfans, il ne gêna point son goût pour l'état ecclésiastique.

L'ami, le père des sourds-muets s'endormit du sommeil du juste au milieu de ses fonctions habituelles. Il meurt entouré de ses enfans adoptifs dont il tâche d'adoucir la douleur par des regards où sont peints le regret de les quitter et l'espérance de les revoir un jour.

Paris reçut la dépouille mortelle de l'abbé de l'Épée ; Paris, la patrie des arts, lui érigera un monument, plus modeste que somptueux, avec une inscription simple, mais éloquente pour le *sentiment* et la *pensée*.

Il est si beau de consacrer des monumens aux hommes de génie, aux instituteurs classiques ! Le souvenir glorieux de leur nom et de leurs services attire à ces monumens les hommages universels. C'est tout ce que les nations éclairées et généreuses peuvent, ici bas, arracher à la mort des morts célèbres.

« Honorer les cendres des grands-hommes,
» a dit un profond moraliste de nos jours, c'est
» s'associer, du moins en esprit, à ce qu'ils
» ont fait de bien. »

Non ; elle ne sera plus ignorée la tombe où reposent les restes de l'inventeur des signes méthodiques, du bienfaiteur des sourds-muets

des siècles à venir. Ses cendres n'attendront pas en vain les honneurs du mausolée dans cette France, terre classique des arts, des lettres et des sciences, où, depuis le palais des Rois jusqu'à la chaumière du pauvre, le titre d'*homme de génie* inspire la considération et le respect, et celui de *bienfaiteur de ses semblables* commande la vénération et l'amour.

Puisse notre voix, interprète fidèle de la vérité dans l'éloge d'un mortel qui fait tant d'honneur à la nature humaine, contribuer à accélérer l'accomplissement de ce vœu, dès long-tems exprimé dans les élans spontanés du peuple français, et que partagent avec lui toutes les nations civilisées !

Puisse surtout notre faible voix éveiller l'attention générale sur les moyens d'instruction, éminemment analytiques, du système des signes méthodiques ! Puissent plus particulièrement adopter un tel mode d'enseignement, ces nations initiées par le génie aux conceptions utiles au genre humain, et qu'un noble orgueil rend de plus en plus ambitieuses d'illustration scientifique et littéraire ! C'est par ce système que se développe et s'accroît cet *esprit* d'*analyse*, d'*ordre* et de *vérité*, qui est le premier besoin

de l'être dont le caractère distinctif est l'intelligence, et dont le but final est la grandeur morale *indéfinie.*

Quel monument pour la gloire et l'immortalité du *nom* de son inventeur !

NOTES.

N.° 1.

Le drame français, intitulé : *l'Abbé de l'Épée*, traduit en presque toutes les langues de l'Europe, a servi à faire connaître au public la charité sans bornes du père et du maître des sourds-muets de naissance. La représentation de ce drame est, pour ainsi dire, la pierre de touche des cœurs purs et sensibles. Malheur à l'homme qui peut sortir d'un pareil spectacle sans être à-la-fois édifié et attendri !

Voici un précis de l'événement à l'occasion duquel M. de Bouilly composa cette *Comédie historique*, ainsi qu'il l'appelle, tiré du *Recueil des causes célèbres*.

En 1773, l'abbé de l'Épée rencontra dans les rues de Paris un jeune sourd-muet, dans l'état le plus misérable. Il le recueillit d'abord, et par des questions qu'il lui fit plus tard, il put découvrir qu'il venait en fuyard de Toulouse, et il arriva à conjecturer que ce malheureux appartenait à la famille opulente et distinguée du comte de *Solar*, de la même ville.

Plein de confiance dans la protection de la Providence, l'abbé de l'Épée commença à prendre des

mesures pour le faire reconnaître pardevant les tribunaux, comme héritier de la maison de *Solar*.

Le généreux et charitable duc de Penthièvre, ami intime de l'abbé de l'Épée, prit à sa charge les frais du procès, et le sourd-muet Joseph *Solar* (c'est le nom qu'il portait) obtint un arrêt favorable du *Châtelet* en 1781. La partie adverse trouva le moyen de faire suspendre l'exécution de ce jugement, dans l'attente de la mort prochaine de l'abbé de l'Épée et du duc de Penthièvre. En effet, ces deux protecteurs de Joseph Solar étant décédés sur ces entrefaites, le tribunal de Paris annula en 1792 le premier arrêt, et fit défenses au sourd-muet de prendre à l'avenir le nom de *Solar*. Pourtant son véritable malheur ne fut pas d'avoir échoué dans la réclamation de ses droits à l'héritage de ses parens, mais bien de rester orphelin d'un père comme l'abbé de l'Épée, et d'un bienfaiteur comme le duc de Penthièvre. Ce pauvre malheureux, abandonné et sans ressources, mourut peu de tems après, dévoré par la douleur et la misère.

N.° 2.

« Les gestes, les mouvemens du visage et les » accens articulés, voilà les premiers moyens que » les hommes ont eu pour se communiquer leurs » pensées. Le désir, le refus, le dégoût, l'aver- » sion, etc. sont exprimés par les mouvemens des » bras, de la tête, et par ceux de tout le corps;

» mouvemens plus ou moins vifs, suivant la vivacité
» avec laquelle nous nous portons vers un objet,
» ou nous nous en éloignons. Tous les sentimens de
» l'âme peuvent être exprimés par les attitudes du
» corps. Elles peignent d'une manière sensible, l'in-
» différence, l'incertitude, l'irrésolution, l'attention,
» la crainte et le désir confondus ensemble, le com-
» bat des passions tour-à-tour supérieures les unes
» aux autres, la confiance, la jouissance tranquille
» et la jouissance inquiète, le plaisir et la douleur,
» le chagrin et la joie, l'espérance et le désespoir,
» la haine, l'amour, la colère, etc., mais l'élégance
» de ce langage est dans les mouvemens du visage
» et principalement dans ceux des yeux. Ces mou-
» vemens finissent un tableau que les attitudes n'ont
» fait que dégrossir, et ils expriment les passions avec
» toutes les modifications dont elles sont susceptibles. »

Cette exacte, riche et élégante description a été publiée par Condillac quatre ans après que le livre *Institution des sourds-muets* de l'abbé de l'Épée avait paru.

Cette note se rapporte à ce qu'on dit sur Condillac à la fin de la première section, et à la note n.° 5.

N.° 3.

Ce sont les propres paroles de M. Campos, dont nous avons parlé dans la préface, et il en tire cette fâcheuse conséquence, page 95 de son ouvrage *du Don de la Parole* :

« Las escuelas ostentosas para los sordo-mudos de nacimiento son unos institutos mas loables por la intencion que por la utilidad, pues à vueltas de enseñarles trabajosisimamente à mal leer, mal hablar y mal escribir, se les da, en lugar del lenguage energico que les inspira la naturaleza, un lenguage floxo y pausado, que bien que los mejora para el comercio de la vida, no por eso da mas exercicio à su pensamiento ni mas extension à su discurso. Incapaz el maestro de ponerse en el caso de los alumnos sordos, à cada paso hallarà impossible lo que creia facil, y que carecen de las ideas que pensaba haberles inspirado. Si la escuela de los sordo-mudos en Paris publicase una relacion bien circunstanciada de las experiencias de la enseñanza, podria rectificarse esta teoria, en caso de necesitarlo, ò por lo menos se indicarian las experiencias ò probaturas para apurarla. Pero es dificil que un maestro se desentienda del deseo de haber trabajado utilmente, ò se humille à confesar haberse engañado en lo que emprendiò solemnemente como asequible. Estas circunstancias haran tal vez sospechosas las noticias que se publiquen del exito en la enseñanza de los sordo-mudos. »

C'est-à-dire :

« Les écoles somptueuses pour les sourds-muets de naissance sont des institutions plus louables par l'intention, que par l'intérêt qui en résulte ; car tout en leur apprenant, à force de peines, à mal lire, mal

parler et mal écrire, on leur donne, à la place du langage énergique que la nature leur inspire, un langage faible et lent, qui, malgré qu'il leur procure un avantage pour le commerce de la vie, est loin pour cela de donner plus d'exercice à leurs pensées, ni plus d'étendue à leurs discours. Le maître ne pouvant pas se mettre tout-à-fait à la place des élèves sourds-muets, il trouvera impossible à chaque pas ce qu'il croyait facile, et il s'apercevra qu'ils manquent de ces mêmes idées qu'il croyait leur avoir inspirées. Si l'école des sourds-muets à Paris publiait des rapports bien circonstanciés des expériences de l'enseignement, cette théorie pourrait être justifiée au besoin, ou tout au moins, on indiquerait les expériences et les essais pour l'approfondir. Mais il est difficile qu'un maître mette de côté le désir naturel d'avoir travaillé utilement, ou qu'il s'abaisse jusqu'à avouer qu'il s'était trompé dans ce qu'il avait solennellement entrepris comme possible à obtenir. Ces circonstances rendront peut-être peu sûres les notices que l'on publiera des succès dans l'enseignement des sourds-muets. »

Nous avons déjà dit dans la préface que M. Campos était venu confirmer en Espagne les doutes que nos meilleurs littérateurs entretenaient concernant l'instruction des sourds-muets ; et nous ajoutons maintenant que les raisons convaincantes que nous avons données dans nos *Observations* citées, et le manque de réponse

de M. Campos, firent revenir alors un grand nombre de nos compatriotes, et sur-tout le gouvernement Espagnol, d'un préjugé aussi pernicieux.

Il faut avouer que quoique M. Campos empruntât quelques argumens contre la capacité des sourds-muets pour les idées abstraites, de quelques savans étrangers, entr'autres M. Destutt-Tracy, il en a ajouté qui sont dus à ses propres réflexions, et qui n'avaient jamais été proposés jusqu'alors dans la république des lettres. Tels sont, par exemple, ceux qu'il fait contre la *possibilité d'enseigner à parler aux sourds-muets de la Chine dans la langue de leur pays.* Mais le *Don de la Parole* ne put soutenir un examen analytique sans découvrir palpablement que son auteur n'avait pas fondé sa théorie sur la raison et l'expérience, mais bien sur des principes généralisés à l'excès, qui ne prouvent rien. Le talent de M. Campos avait plus d'étendue que de profondeur, c'est-à-dire que la vivacité de son imagination l'emportait malgré lui et le menait à des généralités. Nous avons essayé, dans nos *observations*, de le rappeler aux leçons de l'expérience, lui adressant, page 278, les paroles suivantes :

« Nosostros llamamos al autor à que observe con atencion a cualquiera de los sordo-mudos que andan por el mundo abandonados à su propio instinto è industria ; que vea si tienen imaginacion y memoria ; si se acuerdan puntualmente de lo que les ha pasado ; si

sueñan ; si se inflaman con las pinturas vivas que se les hagan, por gestos, de ciertos objetos ; si se representan con fuerza y viveza las imagenes de las cosas que no tienen presentes, etc. etc., y entonces dudarà à lo menos de la generalidad con qual establece en su *Don de la Palabra* que el *lenguage de accion no separa las qualidades de sus objetos en el pensamiento.*

C'est-à-dire : « Nous engageons l'auteur à observer attentivement quelques sourds-muets de ceux qui se trouvent dans le monde, abandonnés à leur propre instinct et industrie ; qu'il remarque s'ils ont de l'imagination et de la mémoire ; s'ils se rappellent ponctuellement des choses qui leur sont arrivées ; s'ils ont des songes ; s'ils s'enflamment lorsqu'on leur fait, par geste, des peintures vives de certains objets ; s'ils se représentent avec force et vivacité les images des objets qui ne sont plus présens, etc., et alors il doutera tout-au-moins de la généralité avec laquelle il établit dans son *Don de la Parole*, que *le langage d'action ne sépare pas dans la pensée les qualités de leurs objets.*

Finalement nous invitâmes M. Campos (invitation à laquelle il n'accéda pas malheureusement) à venir chercher le remède à son erreur, dans le seul endroit où il pouvait le trouver, c'est-à-dire, au collége des sourds-muets, par ces paroles :

« No lo dude el Sr. Campos, ni lo dude ninguno de los metafisicos que se han dedicado ò estan actualmente dedicados à las observaciones ideologicas : la pratica con los sordo-mudos y el examen filosofico

de sus operaciones los convenceran, si no estan preocupados del espiritu de systema, de que en una materia en que no es dado à la flaqueza de nuestros sentidos subir al primer elemento generador de la idea, es menester ser muy detenidos y circunspectos en definir.... Se le convida solemnemente al Sr. Campos à que venga à la nueva escuela de sordo-mudos establecida en esta Corte, donde se promete el autor de estas *observaciones* presentarle en todos y cada uno de sus alumnos la mas completa demostracion contra sus dudas. Este es el unico partido que queda à un hombre de ingenio, como él, que solo por su inexperiencia en el arte de enseñar à los sordo-mudos ha podido haber negado à estos la capacidad de abstraer. En este caso el mismo autor de la presente critica se lisongea de que el Sr. Campos sera el primero à confesar que los hechos de los sordo-mudos enseñados, falsifican en todas sus partes la teoria que acabamos de analizar. »

C'est-à-dire :

Que M. Campos et les métaphysiciens qui se sont appliqués ou qui s'occupent actuellement des observations idéologiques, cessent de douter : la pratique avec les sourds-muets et l'examen philosophique de leurs opérations les convaincront, s'ils ne sont préoccupés de l'esprit de système, que, dans une matière où il n'est pas donné à la faiblesse de nos sens de remonter au premier élément générateur de l'idée, il faut beaucoup de réserve et de circonspection dans

la définition.... On invite solennellement M. Campos à venir à la nouvelle école des sourds-muets établie à Madrid, où l'auteur de ces *Observations* espère pouvoir lui présenter dans tous et chacun de ses élèves la plus complète démonstration contre ses doutes. C'est le seul parti qui reste à un homme de génie comme lui (M. Campos), qui n'a pu nier aux sourds-muets la capacité d'abstraire, qu'à cause de son inexpérience dans l'art de leur enseignement. Dans ce cas l'auteur de cette critique se flatte que M. Campos sera le premier à avouer que les faits observés dans les sourds-muets qui ont reçu l'enseignement, rendent fausse en toutes ses parties la théorie que nous venons d'analyser.

Nos Observations *sur la capacité des sourds-muets*, traduites en français, vont être bientôt imprimées à Paris.

N.° 4.

Condillac pensait que les sourds-muets étaient incapables de concevoir des idées abstraites, et il consigna son opinion dans le premier volume de son *Essai sur l'origine des connaissances humaines.* Mais il s'est rétracté plus tard, par les raisons que l'on verra à la page 41 de cet éloge. Tel est le caractère des savans qui cherchent de bonne foi la vérité.

M. Destutt-Tracy est de ce nombre. Il avait dit, dans un mémoire lu en l'an 4 à l'Institut, et im-

primé dans le premier volume des *Sciences morales et politiques*, an 6, ce qui suit :

« Les signes donnent seuls un corps aux idées archétypes, et aux idées de substance généralisées. Sans signes artificiels, et peut-être sans signes articulés, point d'idées abstraites, et sans idées abstraites, point de déductions. »

Conséquemment à cette manière de voir il penche pour l'opinion que les sourds-muets, même après qu'ils ont reçu une éducation, ont un moindre degré d'intelligence que les enfans doués de la faculté de l'ouïe, et il s'exprime ainsi :

« Cependant en cet état leur faculté de penser nous paraît bien bornée, eu égard à la nôtre. Il serait très-curieux d'en examiner avec soin les opérations et les limites. En tout, quoiqu'il soit très-beau et très-louable de soulager et d'instruire les muets, il serait plus intéressant de les bien observer, dans l'intention de procurer de nouvelles lumières à ceux qui parlent. Je ne vois pas que cela ait été fait suffisamment jusqu'à ce jour. »

Cette opinion de M. Destutt-Tracy nous surprit, d'autant plus qu'il nous était démontré par notre propre expérience, que les sourds-muets de notre collége de Madrid (ainsi que nous l'avons publié alors, dans nos *Observations sur la capacité des sourds-muets*, page 262), exprimaient, avec un geste propre et descriptif, les idées de rondeur, hauteur, etc., avant même d'avoir reçu aucune leçon.

En cet état nous eûmes, quelques années aprés, la douce satisfaction de voir que le savant français, réformant sa première opinion, après avoir sans doute approfondi la matière avec un surcroît d'attention, affirmait dans la seconde édition du premier volume de ses *Élémens d'Idéologie*, qu'un *geste* ou un *cri* pouvaient exprimer une idée abstraite, aussi bien qu'elle est exprimée par un *mot*. Voici *heureusement*, sa véritable et dernière opinion à ce sujet :

« D'ailleurs, dit-il, je ne vois pas pourquoi un geste ou un cri n'exprimeraient pas une idée abstraite tout comme un mot; nous en voyons tous les jours des exemples..... Je pense donc sur la première question que les signes artificiels, de quelque nature qu'ils soient, peuvent représenter et constater des idées de toute espèce, et que le degré de complication qu'ils nous mettent à même de former et des combinaisons qu'ils nous donnent la possibilité d'en faire, ne dépendent pas de la nature même des signes, mais de leur degré de perfection qui les rend capables d'exprimer des nuances »

N.° 5.

D'après cette profonde réflexion de l'abbé de l'Épée sur les signes arbitraires, Condillac a pu établir dans sa *Grammaire*, ce principe essentiel de la théorie du langage :

« Puisque le langage d'action, écrivait-il quatre ans après la publication de l'*Institution des sourds-*

muets, est une suite de la conformation de nos organes, nous n'en avons pas choisi les premiers signes. C'est la nature qui nous les a donnés ; mais en nous les donnant, elle nous a mis sur la voie pour en imaginer nous-mêmes. Nous pourrions par conséquent rendre nos pensées avec des gestes, comme nous les rendons avec des mots ; et ce langage serait formé de signes naturels et de signes artificiels. Remarquez bien que je dis de *signes artificiels* et que je ne dis pas de *signes arbitraires*, car il ne faudrait pas confondre ces deux choses. En effet, qu'est-ce que des signes arbitraires ? Des signes choisis sans raison et par caprice. Ils ne seraient pas entendus. Au contraire, des signes artificiels sont des signes dont le choix est fondé en raison. Ils doivent être imaginés avec tel art que l'intelligence en soit préparée par les signes qui sont connus. »

N°. 6.

L'auteur adressait ses observations à un ecclésiastique son ami, quoique sans l'avoir jamais nommé. Etait-il possible qu'une âme expansive et généreuse comme celle de l'abbé de l'Épée fut sans un ami, un autre lui-même, à qui communiquer ses plus secretes pensées ! Les âmes grandes ne sauraient vivre sans cette communication sympathique. Rien ne montre mieux que cette correspondance épistolaire, combien ils furent amis constans, et par conséquent

combien les rendaient heureux les relations d'une intimité qui dura autant que leur vie.

« Vous êtes toujours, monsieur et cher ami, lui écrivait-il avec une éloquente simplicité, le dépositaire de mes pensées et de mes désirs. Quarante-cinq ans de connaissance et d'union intime ont tellement collé nos cœurs par la glu d'un amour réciproque, qu'il n'est rien de plus doux et de plus consolant pour moi que de m'entretenir avec vous. »

Et dans la dernière lettre au même, il s'exprime ainsi :

« Il est tems, mon cher ami, de vous demander excuse de la longueur de cette lettre. C'est la quatrième et la dernière que j'ai l'honneur de vous écrire au sujet des sourds et muets. Vous n'en recevrez plus d'autres de ma part que celles qui entretiennent des liens précieux pour moi, formés pour la première fois en 1724, et qui, depuis cinquante ans, n'ont toujours fait que se resserrer de plus en plus. »

N.° 7.

Voilà comme notre auteur finit, en parlant de son projet de l'instruction permanente :

« Cependant comme il restera encore un grand nombre de mots qui sont nécessaires pour l'intelligence entière de la langue, il faudra faire usage des salles contiguës à celle de l'instruction ou des vestibules, s'il y en a. Supposé qu'il n'y en ait point,

on devra se servir du réfectoire et des autres endroits de la maison où les sourds-muets peuvent se trouver ensemble; en un mot, de la cour même et du jardin, si cela est nécessaire, pour achever la représentation de tous les mots de la langue; et toujours par ordre alphabétique, parce que c'est le vrai moyen de n'en oublier aucun.

« Il est à souhaiter que, dans quelque endroit de la maison, il y ait des tableaux dont l'un représente les principaux et les plus connus des animaux à quatre pieds. Il n'est pas nécessaire que chacun d'eux soit plus grand qu'ils ne le sont dans les estampes de l'histoire naturelle de M. de Buffon in-12; mais il faut y observer exactement les couleurs. On fera la même chose pour les oiseaux, les poissons (les reptiles et les insectes, si l'on veut) les fruits et les légumes. Il me paraît qu'en prenant tous ces moyens, en observant d'ailleurs tout ce que nous avons dit ci-dessus dans l'exposition de notre méthode, on pourra conduire l'instruction des sourds et muets jusqu'à une espèce de perfection. »

N.° 8.

Voilà ce qu'il dit à cet égard; il s'adressait à ses aveugles adversaires en ces termes :

« Ils sauront donc que j'offre de tout mon cœur à ma patrie et aux nations voisines, de me charger de l'instruction d'un enfant (s'il s'en trouve) qui étant

sourd et muet de naissance, serait devenu aveugle à l'âge de deux ou trois ans par une suite de la petite vérole ou de quelque autre maladie. Ces messieurs diront que je suis un insensé ; qu'ils le disent et qu'ils le répètent tant qu'ils voudront. Mais l'illustre magistrat qui préside au maintien du bon ordre et à la tranquillité de Paris, n'a point dédaigné de s'informer si dans les hôpitaux il n'y avait point quelque sujet que la Providence eut réduit à ce comble d'affliction.

« Je ne dois pas laisser ignorer que nos grandes sourdes et muettes se sont recriées, comme ces messieurs, sur l'impossibilité du succès. Cependant quelques opérations essayées en leur présence, les ont fait changer de langage. Nous concevons bien, m'ont-elles dit alors, que vous ferez entendre à cet enfant le nom des choses qu'il pourra toucher de ses mains ; nous comprenons même que vous pourrez lui apprendre à décliner et conjuguer ; mais comment pourrez-vous lui faire entendre ce que c'est que la pensée, et ce que c'est que Dieu ?

« Cette objection m'a réjoui de la part des sourdes et muettes. Certainement elles n'auraient pu la faire, si elles n'eussent pas compris elles-mêmes ce qu'elles pensaient que je ne pourrais faire comprendre aux autres.

« Je ne suis pas resté sans réponse ; et bientôt quelques nouvelles opérations, à-peu-près semblables à celles dont j'ai fait usage à leur égard, ont fait

baisser la tête à ces demoiselles et les ont réduites au silence. Mais une d'elles l'a rompu en disant : je crois que monsieur désire de trouver quelque enfant de cette espèce.

Non sans doute, je ne le désire pas, lui ai-je répondu, et plaise à la miséricorde divine qu'il n'y ait jamais personne sur la terre qui soit éprouvé d'une manière aussi terrible ! mais s'il en est une seule, je souhaite qu'on me l'amène, et de pouvoir contribuer par mes soins au grand œuvre de son salut. »

Il y a aujourd'hui dans l'Institut des sourds-muets de Paris une jeune élève *sourde-muette-aveugle* de naissance, laquelle est enseignée avec succès par la méthode que l'abbé de l'Épée avait conçue et indiquée.

N.° 9.

Voici un extrait de ce jugement.

« Don J. M. d'Aléa, membre honoraire du Cercle académique de Marseille, vient de lire à ce corps son éloge de l'abbé de l'Épée, écrit en espagnol, et traduit en français par M. P.*** La Société royale académique mit au concours l'éloge de cet homme célèbre en 1817, et en 1819 donna l'accessit à M. Bazot et le prix à M. Bebian. Nous avons sous les yeux les éloges couronnés, et nous ne craignons pas de dire que celui de M. d'Aléa (qui, il est vrai, n'a pas concouru) nous a paru supérieur.

« C'est un spectacle bien agréable pour le philosophe et l'homme de lettres, que cette chaîne qui unit les littérateurs et les savans de tous les pays ;

et il est beau de voir un citoyen d'une patrie amie et parente de la nôtre, s'intéresser à nos arts, à nos sciences, et descendre dans notre arène, si ce n'est pour disputer la couronne du vainqueur, du moins pour joindre ses lumières aux nôtres, et concourir avec nous au bien de l'humanité. Personne mieux que M. d'Aléa n'était propre à ce travail, personne mieux que lui n'était en état d'apprécier le talent de l'abbé de l'Épée, de défendre la cause sacrée des sourds-muets, que des hommes mal instruits ont attaqués, et dont il a été en Espagne l'instituteur et l'ami, de développer enfin l'avantage de la méthode des signes dans l'instruction primaire. »

Après quelques réflexions sur l'art d'enseigner à parler aux sourds-muets, et de justes louanges données à l'abbée de l'Épée au sujet de l'invention du système des signes méthodiques, l'auteur de cet article rapporte divers passages intéressans de l'éloge, et conclut par les considérations suivantes :

« Ici M. d'Aléa entre dans une suite de raisonnemens qui s'enchaînent les uns aux autres, et tout en développant la méthode de l'abbé de l'Épée dans l'enseignement par les signes méthodiques, il prouve jusqu'à l'évidence la fausseté de l'opinion cruelle que nous venons de citer. Mais l'auteur ne s'arrête pas là, et après avoir démontré l'exactitude et la précision du système des signes, M. d'Aléa avance que la méthode de l'abbé de l'Épée appliquée aux enfans qui entendent, leur serait plus favorable que celle dont on se sert généralement dans les écoles primaires. »

« Cet éloge, que le défaut d'espace nous empêche d'analyser ici avec plus d'étendue, est plein d'aperçus nouveaux, et présente d'un bout à l'autre au

lecteur une clarté et une justesse de pensées naturelles dans un homme, qui, comme M. d'Aléa, s'est dévoué long-tems au noble ministère d'instruire les sourds-muets par l'analyse, et de les faire monter au niveau de notre connaissance par sa méthode. Le style de M. d'Aléa est simple et pur comme *celui qu'il a loué*; et M. P.***, qui a traduit cet éloge de l'espagnol, a su conserver dans notre langue la pureté et la simplicité de l'original. »

« C'est en faisant l'éloge d'un de ces hommes dont s'honore le plus notre France, que M. d'Aléa a acquis un droit à la reconnaissance de sa nation et à celle de la nôtre. Mais il n'avait pas besoin d'un nouveau titre à notre reconnaissance et à notre estime : il était connu chez nous avant d'y être venu, et sa traduction espagnole de *Paul et Virginie*, en répandant le goût de notre littérature dans la Péninsule, et en y faisant connaître le mérite de cette charmante production, lui avait déjà acquis l'estime de nos littérateurs. On assure cependant qne non content de tous ces titres à notre reconnaissance, il en veut mériter un nouveau, et qu'il travaille à un *Dictionnaire de signes d'action analogiques*, ouvrage recommandable par l'utilité que les écoles des sourds-muets de l'Europe en retireront. »

